



ACTE V, SCÈNE X

LES

# SUITES D'UNE FAUTE,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

Par MM. A. Arnould et N. Sournier,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 17 AVRIL 1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
VALLERAY. . . . .	M. LOCKROY.	PROSPER, domestique de Valleray.	M. RECHER.
DESILLES, son ami. . . . .	M. DELAFONTE.	M <sup>me</sup> VALLERAY. . . . .	M <sup>me</sup> DORVILLE.
FERMONT, maître de Senlis. . . . .	M. CH. MANGIN.	LOUISE DURAND. . . . .	M <sup>me</sup> VESPREL.

*La scène se passe dans un salon de la maison de campagne de Valleray, près Senlis.*

NOTA. Les noms des personnages, au tête de chaque scène, indiquent la position des acteurs.

## ACTE PREMIER.

Un salon de la maison de Valleray. Portes à droite et à gauche ; porte d'entrée en fond ; un aperçoit un jardin. Une table garnie, une toilette.

### SCÈNE PREMIÈRE.

M<sup>me</sup> VALLERAY, DESILLES.M<sup>me</sup> Valleray arrive du jardin, Desilles la suit.M<sup>me</sup> VALLERAY.

Eh bien ! monsieur Desilles, vous ne continuez pas votre promenade ?

DESILLES.

Puisque vous avez interrompu la vôtre.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Vous n'allez pas rejoindre mon mari ?

DESILLES.

Je craindrais de déranger Valleray dans sa correspondance. Mais vraiment, madame, je commence à me croire indiscret en prolongeant une conversation qui n'est un plaisir que pour moi seul.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Je vous demande pardon, je la trouve fort piquante, et la nouveauté de vos théories suffirait pour me divertir : je ne dis pas pour me plaire.

DESILLES.

Qu'ont-elles pourtant de si étrange ? Je répète, après beaucoup d'autres, que cette sympathie mutuelle, dont on fait tant de bruit dans les livres, n'existe guère dans le monde, et que c'est tout simplement un concours de circonstances favorables qui fait naître et qui développe nos sentiments. « En quelque lieu que vous fussiez, mon cœur eût volé au-devant du vôtre ! » Propos d'amans qui s'abusent ! L'habitude de se voir, la facilité de se rencontrer, l'occasion enfin les a mis en rapport, et comme ils n'avaient rien qui les éloignât l'un de l'autre, ils se sont crus ses l'un pour l'autre. Voilà l'histoire de presque toutes les sympathies. Aussi, selon moi, madame, les plus habiles en amour sont ceux qui savent dominer les circonstances et ménager les occasions. Le grand art de réussir, c'est la patience.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Vous appartenez, je le vois... à cette école des moralistes qui affectent de ne pas croire à la sagacité des femmes.

DESILLES.

Pardonnez-moi, j'y crois... comme à celle des hommes. Je erois aux représailles légitimes et aux circonstances.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Toujours les circonstances !

DESILLES.

Toujours.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

C'est aussi faire une trop belle part à ces hommes riches et oisifs qui, comme vous, n'ont d'autre soin que de se rendre aimables. Il est tel d'entre eux dont l'idée fixe est de nous tendre des pièges et de méditer notre perte.

DESILLES.

Ah ! plutôt me perdre moi-même.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Monsieur !

DESILLES.

Excusez ce cri de révolte contre une supposition.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Il suffit : laissons cela.

DESILLES.

Quels sont, pour ce matin, vos projets et vos ordres, madame ?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

J'attends M. Formont, le nouveau maire de Seulis. Il a promis de venir rendre compte à mon mari des chances de sa candidature.

DESILLES.

J'espère bien que cocher Valleray sera nommé. Ceux des électeurs que j'ai vus m'ont assuré de leurs bonnes dispositions.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Mon mari vous saura gré de ces démarches : elles prouvent toute votre amitié pour lui.

DESILLES.

Il ne fallait pas moins que ce motif pour me priver si longtemps du plaisir de vous voir. Invité par Valleray à passer la belle saison dans cette maison de campagne, après un séjour de quelques semaines seulement, j'ai perdu près d'un mois, à droite et à gauche, en courses et en visites, mais toujours occupé de vous, madame, toujours et partout publiant votre éloge. Enfin, depuis hier au soir, me voilà de retour près de vous : il me semble que je respire l'air natal. Je vous ai retrouvés les mêmes : vous toujours belle ; lui toujours bon camarade. Seulement j'ai été frappé d'un changement survenu pendant mon absence : n'ai-je pas aperçu tout-à-l'heure, sur la pelouse du parc...

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Une petite fille.

DESILLES.

Qui paraît avoir deux ans à peine.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Comment la trouvez-vous ?

DESILLES.

Fort jolie, autant que j'ai pu distinguer.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

N'est-ce pas ? Comme elle est gracieuse ! quels traits fins et délicats ! et si caressante ! si douce !

DESILLES.

Mais quelle est-elle ? et comment se trouve-t-elle ici ?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Ah ! voilà justement ce que vous ne saurez qu'un peu plus tard : c'est un grand mystère, un vrai roman. Peut-être M. Formont pourra-t-il m'aider à l'éclaircir. Jusque là il faudra que vous preniez la peine d'enchaîner votre curiosité en exerçant cette haute faculté que vous estimez tant, la patience.

DESILLES.

Ah ! madame, je crois que pour ne pas vous déplaire, je deviendrais capable de toutes les vertus.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Je n'ai pas la prétention de faire des miracles. Mais rassurez-vous, l'épreuve ne sera pas longue.

## SCENE II.

M<sup>ME</sup> VALLERAY, DESILLES, PROSPER.

PROSPER.

Madame, M. le maire sera ici dans un instant : je l'ai rencontré en revenant de la ville.

DESILLES.

Et tu as pris l'avance ?

PROSPER.

Oh ! j'ai de bonnes jambes ! la poste est jalouse de moi. Il n'est pas encore dix heures, et j'apporte à monsieur ses journaux et ses lettres.

DESILLES.

Voilà un garçon bien alerte et bien joyeux ! Je l'avais laissé si massade !

PROSPER.

Oh ! monsieur, c'est qu'alors il y avait ici la vieille Marguerite, la femme de chambre de madame ; elle était d'une humeur... teejeers après moi ! Enfin, il y a deux jours, madame a pris pitié de mes tribulations et lui a donné son compte. Depuis que je n'ai plus sa mise refragée devant les yeux, j'ai comme un poids de moins, et je respire plus à mon aise.

DESILLES.

Tu le détestais donc bien ?

PROSPER.

Oui, monsieur, d'instinct.

DESILLES.

Est-ce qu'elle voulait t'épouser ?

PROSPER.

J'en ai eu l'idée.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Prosper, ne faites pas attendre mon mari.

PROSPER.

Voici M. Fermont.

Il sort par la porte à gauche.

## SCENE III.

DESILLES, M<sup>me</sup> VALLERAY, FERMONT.

FERMONT.

Madame, j'ai l'honneur... votre serviteur, monsieur Desilles. J'ai vos faits compliment, madame, vous habitez une charmante propriété. Je viens d'admirer le parc avec les yeux jaloux d'un voisin, et le chemin vicinal avec la complaisance d'un maire. Nouvellement établi à Sénlis, j'ai reçu plusieurs visites de votre mari, sans avoir pu vous rendre encore mes devoirs. Aurez-vous la bonté de m'excuser ?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Permettez-moi de vous traiter en ami. M. Valleray est déjà une de vos anciennes connaissances.

FERMONT.

J'ai surveillé son éducation à Bordeaux, pendant les fréquents voyages d'un de ses parents, négociant comme moi, mais plus actif, plus aventureux. Ceeber Adrien ! je risais alors de ses escapades. Plus tard, je l'ai revu dans la même ville, et je crois qu'alors il était marié.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Oui, monsieur. Il y a près de trois ans, il me quitta pour aller à Bordeaux recueillir une faible part de l'héritage de cet oncle qu'il avait à peine connu : car Adrien, orphelin en bas âge, n'e jamais se ce que c'était qu'une famille.

FERMONT.

Aussi a-t-il fait son chemin tout seul. Dans cette carrière de l'industrie, où tout le monde cherche la fortune, il a cherché d'abord les

moyens de se rendre utile. Ses efforts ont été appréciés, et maintenant, grâce à ce heureux mariage, à un nom honorable et à un caractère indépendant, le voilà, tout jeune encore, sur le point d'être élu député.

DESILLES.

Ses concurrents sont, je crois, peu redoutables.

FERMONT.

Par leur mérite, eni ; mais par leurs intrigues... L'un a promis, s'il était nommé, de nous faire obtenir une nouvelle route ; l'autre parle d'une cour royale ; et Adrien, qu'a-t-il promis ?

DESILLES.

De travailler au bonheur public. L'intérêt de la France vaut bien celui d'une localité.

FERMONT.

La localité c'est pas de votre avis : elle tient compte du bien qu'on lui fait. Moi, par exemple, nouveau venu dans ce pays, je me suis acquis une sorte de popularité en cédant à la ville quelques toises de terrain dont je n'avais que faire. Je veux profiter de ma position pour servir Adrien, et, quoique je ne sois pas orateur, je prendrai la parole pour rappeler tous ses titres. Que espèr-je, madame, en faire valoir en qui, pour bien des gens, serait une garantie de plus ! Un père de famille, disent-ils, est attaché à son pays par un double lien : homma politique, il veut que son œuvre lui survive ; législateur, il s'occupe du présent, les yeux fixés sur l'avenir.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Hélas, monsieur Fermont, le bonheur dont vous parlez, celui de se voir revivre dans ses enfants, est le seul que depuis six ans le ciel ne nous ait pas accordé. Mais il semble que le basard ou plutôt la volonté humaine ait pris soin de nous dédommager.

FERMONT.

Comment cela ?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

C'est le récit que je vous ai promis, monsieur Desilles. Voici ce qui nous est arrivé. (A Fermont.) Comme premier magistrat de la ville, monsieur, vous obtiendrez peut-être des renseignements qui jetteront quelque jour sur cette aventure. Il y a trois semaines, nous étions seuls, mon mari et moi : monsieur venait de nous quitter ; nous dirigeâmes notre promenade du soir vers la charmille qui est à l'extrémité du parc. Le temps était beau, l'air pur ; assis sur un banc de verdure, nous regardâmes long-temps le soleil descendre derrière les maisons de la ville, et tandis que nous causions sans suite et vaguement, comme l'on fait quand on se sent heureux, la nuit nous surprit à la même place. Alors je me levai pour aller, suivant l'usage, fermer la grille qui donne sur la petite avenue : à peine avais-je fait quelques pas que tout-à-coup un faible cri m'arrêta ; je prêtai l'oreille, un nouveau cri se fit entendre ; il paraît d'un bosquet voisin. Je passai derrière la charmille, et là, sur le gazon, à la dernière clarté du jour, j'aperçus une pe-

une fille qui promenait autour d'elle de grands yeux effrayés. Je la pris dans mes bras et j'appelai mon mari, qui fut bien étonné de cette rencontre. Nous nous avançâmes dans l'avenue pour découvrir les personnes à qui appartenait cette enfant ; nous ne vîmes rien ; nous appelâmes, on ne répondit pas. Nous reprîmes alors l'allée du parc ; l'enfant pleurant toujours, et moi la tenais embrassée ; combien je la trouvais jolie ! nous ne pouvions nous lasser de la regarder. Elle passa la nuit à mes côtés. Le lendemain Adrien fit des démarches aux environs pour retrouver quelque trace de cet événement ; pendant ce temps la pauvre petite s'était habituée à moi ; elle ne pleurait plus, elle me souriait, et nous étions devenus les meilleurs amis du monde. Lorsque mon mari revint, il m'avait rien découvert, et je lui sautai au cou, car j'étais bien contente !

FERMONT.

Et depuis ce temps-là il ne vous est parvenu aucune nouvelle ?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Aucune.

FERMONT.

Et vous n'avez pas trouvé le moindre indice ?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Non, monsieur. Les vêtements étaient simples, sans annoncer la misère ; du reste, point de bijoux, de chiffres, de marques particulières.

DESILLES.

Je reconnais dans votre conduite, madame, la généreuse vivacité de vos impressions. Mais quoi ? sans savoir seulement à quelle famille s'adressent vos hûtes, vous voudriez...

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Si je découvre les parents d'Amélie (je l'ai appelée Amélie, comme moi), si je les découvre, et que ce soient des malheureux que la misère ait réduits à cette extrémité, je viendrai à leur secours, et je leur rendrai leur enfant, car je sens bien, hélas ! quel doit être le chagrin d'une mère !

FERMONT.

Prenez garde : plus vous tarderez à vous séparer d'elle, plus le sacrifice sera pénible.

DESILLES.

Sans compter que souvent de pareils soins sont payés d'ingratitude.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Vous voyez toujours le mauvais côté des choses, monsieur Desilles. A vous entendre, il n'existerait dans le monde aucun sentiment louable, aucun vertu.

DESILLES.

Je rends hommage aux vôtres, madame, en admirant cette grâce parfaite qui en double le prix.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Continuez, monsieur, mon mari vient pour vous entendre.

## SCENE IV.

DESILLES, M<sup>ME</sup> VALLERAY, VALLERAY, FERMONT.

VALLERAY, à part en entrant.

Qui m'expliquera cette lettre ? (Il aperçoit l'écriteau personnage et s'arrête tout-à-coup.) Ils sont encore ici !

FERMONT.

Eh ! mon cher Adrien, arrivez donc ; on a bien de la peine à vous voir et à vous serrer la main.

VALLERAY.

Mille pardons... des lettres pressées qu'il m'a fallu lire...

FERMONT.

C'est bien, c'est bien ; vous en teniez une en entrant. Ne vous excusez pas avec moi ; c'était bon quand vous me regardiez comme un Mentor. Aujourd'hui, vous n'êtes que mon administré, et je suis persuadé que vous me voyez toujours avec plaisir.

VALLERAY.

Toujours.

FERMONT.

Eh ! mais vous me paraissez un peu changé... ce front pâle, ces traits altérés...

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

En effet. Serais-tu souffrant, mon ami ?

VALLERAY.

Moi ? point du tout.

DESILLES.

C'est peut-être un peu de travail forcé.

VALLERAY.

Pas autre chose. Monsieur Fermont restera-t-il à déjeuner avec nous ?

FERMONT.

Impossible ! j'allais partir. Voici bientôt l'heure de l'assemblée préparatoire, et je dois ouvrir la séance par une espèce d'improvisation qu'il me faut le temps d'imaginer. Ne manquez pas de venir m'y rejoindre. Si je vous quitte, mes chers amis, c'est encore pour m'occuper de vos intérêts.

VALLERAY.

Voulez-vous abrégier votre chemin ? ma femme va vous conduire jusqu'à la grille de la petite avenue.

FERMONT, à M<sup>ME</sup> Valleroy.

N'est-ce pas le théâtre de l'aventure que vous me contiez tout-à-l'heure ?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Justement.

FERMONT.

J'en suis encore touché, et cette pauvre petite m'intéresse déjà beaucoup.

VALLERAY.

C'est une charmante enfant, dont nous sommes tous enchantés. Si vous pouviez découvrir sa famille...

FERMONT.

J'y ferai mes efforts. Ne puis-je la voir ?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Nous entrerons, en passant, chez la femme du jardinier. Je suis forcée de la laisser là jusqu'à ce que je me sois procuré une nouvelle femme de chambre.

FERMONT.

Adieu monsieur Desilles. Au revoir, mon cher Adrien. (Bas.) Je vous félicite, vous avez une femme excellente, et, entre nous, elle serait tout-à-fait digne d'être mère du famille. Adieu.

DESILLES, à part, tandis que Valleray reconduit Fermont.

Voilà donc pourquoi je l'ai retrouvée toute préoccupée... une affection presque maternelle... de nouveaux soins... c'est un obstacle de plus... mais avec le temps et l'envie de réussir...

M<sup>ME</sup> Valleray et Fermont sortent par la gauche.

## SCENE V.

DESILLES, VALLERAY.

VALLERAY, revenant.

Tu restes ? tu ne les suis pas ?

DESILLES.

Je suis déjà sorti ce matin, et je me réserve pour être aux ordres de ta femme.

VALLERAY.

Prosper ! où donc est-il ? (Bas.) Pas un instant à perdre ! (Haut.) Prosper !

DESILLES.

Il accompagne madame... je le vois ; veux-tu que je l'appelle ?

VALLERAY.

Non : s'il est avec ma femme, j'attendrai qu'il l'ait quittée ; rien ne presse.

DESILLES.

Mais vraiment, mon cher Valleray, M. Fermont avait raison. Tu parais tout agité.

VALLERAY.

Tu te trompes.

DESILLES.

As-tu reçu quelque nouvelle fâcheuse ?

VALLERAY.

Eh ! mon Dieu, non, te dis-je.

DESILLES.

Tiens, mon cher, c'est un mauvais système que de cacher quelque chose à ses amis ; les secrets confiés, nous les respectons : mais les secrets surpris nous appartiennent, et tu as pris l'habitude d'être avec moi d'une réserve !... par exemple, quand j'allai à Berdeaux pour te rejoindre, il y a trois ans, à l'époque de ton long voyage...

VALLERAY.

Eh bien ?

DESILLES.

En arrivant, j'appris que tu étais à dix lieues de là, au village de Lambac...

VALLERAY.

Chut !

DESILLES.

Il n'y a personne pour m'entendre. Comme je m'étonnais de cette excursion, tu m'écrivis une lettre que j'ai encore, où tu prétextais une affaire de famille, affaire tellement secrète qu'il fallait la cacher même à M<sup>ME</sup> Valleray.

VALLERAY.

C'est ce que tu as fait ?

DESILLES.

Avec beaucoup de discrétion, car elle ne se doute pas que tu aies jamais quitté Bordenaux... Mais entre nous, j'ai toujours soupçonné là-dessous quelque aventure.

VALLERAY.

Desilles !

DESILLES.

Que veux-tu ? Je n'ai pas le bonheur de croire à la fidélité conjugal... d'aucun côté. Il faut payer sa dette à la fragilité humaine, avant le mariage... ou après... Il y en a même qui la paient double. Que ce soient là des mystères pour une femme d'honneur jalouse, je le conçois, mais pour des amis !... moi, je m'annonce partout pour ce que je suis, faisant bien marché des préjugés et des scrupules ; ainsi toutes mes attaques sont de bonne guerre : je prévins les gens pour qu'ils aient à se défier. Passé cela, je rentre dans mon droit, et je suis en règle avec ma conscience.

VALLERAY, à part.

Je n'y tiens plus !... (Haut.) Prosper ! enfin, le voilà.

## SCENE VI.

DESILLES, VALLERAY, PROSPER.

PROSPER.

M. de Préval, qui est déjà venu hier au soir, attend monsieur dans son cabinet.

DESILLES.

Un de nos principaux électeurs !... le plus fort actionnaire du journal du département.

VALLERAY.

Je n'ai pas le loisir de le recevoir ; sois assez bon, mon cher Desilles pour me remplacer près de lui.

DESILLES.

Volentiers. Je me charge de le gagner ; sans ce rapport-là, j'entends tes intérêts mieux que toi-même, et je t'en rendrai bon compte. (À part.) Décidément, il se cache de moi, mais tôt ou tard j'aurai son secret.

Il sort.

## SCÈNE VII.

VALLERAY, PROSPER.

VALLERAY.

Qui t'a remis cette lettre ce matin? Est-ce le piéton ordinaire de Senlis?

PROSPER.

Non, monsieur, c'est celui de Nanteuil: il a fait deux lieues tout exprès.

VALLERAY.

T'a-t-il dit de qui il la tenait?

PROSPER.

Nen, monsieur.

VALLERAY.

Tu vas sceller mon cheval.

PROSPER.

Bien.

VALLERAY.

Tu le mèneras en dehors de la maison, et tu l'attacheras derrière le mur du parc.

PROSPER.

Suivrai-je monsieur?

VALLERAY.

Nen, hâte-toi.

*Prosper sort par le fond.*

## SCÈNE VIII.

VALLERAY seul, déployant une lettre.

Ja erois bien reconnaître cette écriture. (*Lisant.*) « Quel qu'il puisse arriver, soyez maître » de vous, ne laissez paraître aucune surprise. » Point de signature! Si c'est elle qui m'écrit, à quel deis-je m'attendre? Après un court séjour à Lambanc, j'avais fui loin de Pauline; j'apprenais bientôt qu'elle avait disparu; le passé s'éloignait sans laisser de traces, j'avais tout oublié, et voilà tout-à-coup qu'un seul mot me fait frémir. Ja me trompe peut-être, mais si quelque malheur me menace, je le prévoirai. Senl, ja me serais humilié, le remerci me l'entend rendu faible; mais pour Amélie, je saurai tout braver, jusqu'à la voix de ma conscience. Allons, vite... Dieu! ma femme!

## SCÈNE IX.

M<sup>me</sup> VALLERAY, VALLERAY.M<sup>me</sup> VALLERAY.

Ja n'ai pas été long-temps, mon ami; il me tardait de te revoir. Les observations de M. Ferment na m'ont pas échappé; j'ai remarqué du trouble sur ton visage... aurais-tu quelque peine? dis-la-moi, je la partagerai; quelque crainte? Parle, et je tâcherai de la dissiper.

VALLERAY.

Rassure-toi... quelques préoccupations bien naturelles en ce moment...

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Oui, je couçois, vous autres hommes, vous attachez tant de prix à tous ces graves intérêts qui vous éloignent de nous!... S'il était vrai pour tant que de tels soins dussent s'emparer de ta vie, et que l'ambition prit la place de l'amour, ja te supplierais, pendant qu'il en est temps encore, de regarder en arrière et de comparer les chagrins, les soucis de cette nouvelle carrière avec ces six années de bonheur.... que choisirais-tu, mon ami?

VALLERAY.

Notre amour, Amélie.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Rien ne le trouble, n'est-ce pas?

VALLERAY.

Rien!... je l'espère.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Vois-tu, lorsque le cœur est tranquille et je joue, tout est riant, tout nous enchante; il n'est point de retraite qui paraisse sombre, point de solitude qui ne soit peuplée, car notre ame se reflète sur tout ce qui nous entoure... c'est ce que j'éprouve auprès de toi.

VALLERAY.

Et moi, ja ne voudrais jamais te quitter: cependant il le faut quelquefois, maintenant même.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Déjà?

VALLERAY.

Tu sais, cette affaire, cette réunion... Adieu; sois bien persuadée que je t'aime plus que tout au monde.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Comme autrefois, et pour toujours?

VALLERAY.

Oui, pour toujours.

*Il l'embrasse et sort par le fond.*

## SCÈNE X.

M<sup>me</sup> VALLERAY, seule.

Cher Adrien! que j'ai de regrets quand il s'éloigne, ne fût-ce que pour un moment! mon seul plaisir alors est de penser à son retour; c'est que notre bonheur est si pur et si vrai! depuis le premier jour de notre mariage, jamais le plus léger sujet de peine; il sait combien je serais jalouse, sa délicatesse m'a toujours épargné jusqu'à l'ombre d'une inquiétude. Voilà pourtant de ces choses qui feraient sourire M. Desilles; il refuserait d'y croire, et me considérerait avec pitié; aussi je me garderai bien de le lui dire.

SCENE XI.

PROSPER, M<sup>me</sup> VALLERAY.

PROSPER.

Madame...

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Que voulez-vous?

PROSPER.

Il y a là quelqu'un qui attendait que madame fût seule pour lui parler.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Une visite!

PROSPER.

C'est une jeune personne qui ne m'a pas dit son nom; je ne l'ai jamais vue auparavant, et je ne pense pas qu'elle soit de ce pays.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Quelle est sa condition?

PROSPER.

Je ne sais pas trop; ce n'est pas une demoiselle, ce n'est pas non plus une paysanne; au reste, elle est fort bien, et nous avons causé quelque temps; c'est-à-dire, elle ne m'a répondu pas. Si madame était assez bonne pour la recevoir.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Comment donc? une protégée de M. Prosper... faites-la entrer. (Seule.) Encore quelque demande de secours; j'ai une certaine habitude des phylonomies, et si réellement elle mérite l'intérêt...

Elle va s'en aller.

SCENE XII.

M<sup>me</sup> VALLERAY, LOUISE, PROSPER.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Approchez, mademoiselle.

PROSPER, à Louise.

Approchez, approchez, n'ayez pas peur de madame; au fond elle est très-bonne.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Que désirez-vous de moi, mademoiselle?

Louise regarde Prosper et lui fait signe de se retirer.

PROSPER.

Hein?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

C'est juste. (À Prosper.) Retirez-vous.

PROSPER, à part en regardant Louise.

Quels grands airs! ce doit être une demoiselle; c'est dommage.

Il sort.

SCENE XIII.

M<sup>me</sup> VALLERAY, LOUISE.

Elles se regardent quelque temps avant de parler.

M<sup>me</sup> VALLERAY, à part.

Figure douce, maintien réservé.

LOUISE, à part.

Cette femme est belle!

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Nous sommes seules, mademoiselle; parlez, quel est le sujet qui vous amène chez moi?

LOUISE.

Je voudrais, madame, que vous pussiez le deviner.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Queil vous n'osez pas me la découvrir; remettez-vous: votre démarche, ja le suppose, n'a rien de ce que vous deviez redouter.

LOUISE.

Non, madame.

M<sup>me</sup> VALLERAY, se levant.

En effet, votre extérieur, vos manières annoncent une personne bien née.

LOUISE, lentement.

J'ai reçu de l'éducation, madame, plus peut-être qu'il ne convient à ma situation présente. Mon père et ma mère ont perdu leur fortune qu'ils avaient confiée à un négociant, ils en sont morts de chagrin; presque seule dans le monde, car il ne me restait qu'un frère, un marin, qui voyageait au loin, j'ai vécu quelque temps de mon travail, et d'une bien faible pension que le spéculateur qui avait ruiné ma famille me légua en mourant. Des circonstances cruelles m'ont forcée de quitter le lieu de ma naissance, il y a près de trois ans. Peu à peu mes ressources se sont épuisées, mon travail a cessé de me suffire, et je me vois obligée aujourd'hui de descendre à une condition pour laquelle je sais que je n'étais pas faite.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Pardon, je crains de ne pas bien comprendre; de quelle condition parlez-vous?

LOUISE, avec hésitation.

Depuis deux jours, il y a dans cette maison... une place...

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Celle de femme de chambre?

LOUISE.

Je viens vous la demander.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Vous! est-il possible? Qui donc vous a adressée chez moi?

LOUISE.

Personne, madame.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Comment! personne ne s'intéresse à vous?

LOUISE.

Je suis seule et pauvre, et jusqu'à présent ja n'ai pas eu de maîtres; je me trouve sans famille, sans amis, sans protecteurs.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Je regrette qu'il en soit ainsi, car votre langage m'avait intéressée vivement; mais ja ne puis prendre à mon service que des personnes recommandées.

LOUISE.

Ah! madame, vous qui connaissez le monde, attachez-vous sérieusement quelque prix à ces sortes de recommandations presque toujours arrachées par l'importunité et accordées par l'inconscience! aurez-

vous moins égard aux prières d'une pauvre fille

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Comme elle est méchante ! Voyons, ne vous découragez pas : il est des maisons d'un accès plus facile, et quant à présent, si quelques secours pouvaient aider votre patience...

LOUISE, avec dignité.

Je vous remercie, madame.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Je n'ai pas voulu vous offenser.

LOUISE.

Je consens à servir dans cette maison, mais pas ailleurs.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Pourquoi cela ?

LOUISE.

Mais pour ne pas m'exposer deux fois à un refus.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Vous êtes fière !

LOUISE.

Et pourtant je vous implore.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Mais enfin, si je consentais à vous recevoir, quelle garantie m'offririez-vous ?

LOUISE.

Ma conduite ; gardez-moi seulement quelques jours, et vous verrez si je suis digne de votre intérêt. C'est un asile que je vous demande, et rien de plus ; le respect qui vous entoure sera pour moi une protection. Vous vous taisez... ah ! je m'effraie.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Attendez ; si j'hésite encore, c'est pour vous seule : vous ignorez les désagréments d'un service nouveau pour vous ; les maîtres ont des moments d'humeur, des vivacités, des caprices... moi-même...

LOUISE.

Je supporterai tout, madame.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Vous ignorez aussi une partie des devoirs qui vous attendent ; nous avons ici depuis quelques semaines...

LOUISE.

Un jeune enfant.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Ah ! vous savez déjà...

LOUISE.

Je l'ai aperçu en arrivant.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Il ne nous appartient pas, mais nous voulons qu'il soit élevé avec le plus grand soin. Quand désirez-vous entrer chez moi ?

LOUISE.

A l'instant même.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Vous n'avez rien qui vous retienne ?

LOUISE.

Rien au monde.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Je vous accepte, voilà qui est convenu, et l'espère que je n'aurai pas à m'en repentir.

LOUISE.

Jamais, madame, s'il dépend de moi.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Fort bien. (Elle appelle.) Prosper.

#### SCÈNE XIV.

M<sup>me</sup> VALLERAY, PROSPER, LOUISE.

PROSPER.

Madame appelle ?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Conduisez cette jeune fille au logement de ma femme de chambre, chez elle.

PROSPER.

Comment ! est-ce que mademoiselle serait... ?

LOUISE.

Votre compagne, monsieur Prosper.

PROSPER.

Est-il possible ! ah ! bien, à la bonne heure ! ce n'est pas comme la vieille Marguerite. Merci, madame.

M<sup>me</sup> VALLERAY, à Louise.

Votre nom ?

LOUISE.

Louise Duraud.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Eh bien, Louise, montrez-vous toujours telle que vous vous annoncez, et nous serons contentes l'une de l'autre.

Louise fait une révérence et va pour sortir par le jardin.

PROSPER, lui montrant la porte à droite.

Par ici, mademoiselle Louise ; par ici, plus tard nous reviendrons de ce côté-là, (il montre la porte à gauche) pour chercher la petite.

Ils sortent.

#### SCÈNE XV.

M<sup>me</sup> VALLERAY, seule.

Cette jeune fille me plaît : ce sera mieux qu'une domestique, je l'espère ; j'aurai une société agréable pendant les absences forcées d'Adrien. Je ne sais comment je les supporterai : il y a à peine une heure qu'il est parti, et déjà l'impatience me gagne. On entre dans la cour ! c'est lui !

#### SCÈNE XVI.

VALLERAY, M<sup>me</sup> VALLERAY.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Allons donc ! monsieur se fait bien attendre.

VALLERAY, à part.

Elle est calme, je respire ! Je ne m'étais pas trompé, c'est une jeune fille qui a remis cette lettre.



SCENE XVII.

DESILLES, VALLERAY, M<sup>me</sup> VALLERAY.

DESILLES, sortant de la chambre à gauche.  
Ah ! te voilà ! Je quitte M. Préal, il est fort  
ien disposé.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Vous causerez d'affaires à déjeuner Louise !

VALLERAY.

Qui appelles-tu ?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Pendant ton absence, mon ami, j'ai retenu une  
nouvelle femme de chambre.

DESILLES.

J'en ai une jolie, j'en suis sûr.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Mais oui.

DESILLES.

Les maitresses de maison n'en font jamais d'au-  
tres, elles sont d'une imprudence !

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Monsieur Desilles, vous plaisantez toujours...  
La voici.

SCENE XVIII.

VALLERAY, DESILLES, M<sup>me</sup> VALLERAY,  
LOUISE.

VALLERAY, à part.

Pauline !

Desilles les regarde tous deux.

M<sup>me</sup> VALLERAY, à Desilles.

Qu'en dites-vous ?

DESILLES.

Elle est fort bien.

LOUISE.

Madame est servie.

DESILLES.

Et elle parle encore mieux. Allons, à table.  
Madame veut-elle accepter mon bras ?

Il sort avec M<sup>me</sup> Valleray par la fond.

SCENE XIX.

VALLERAY, LOUISE.

VALLERAY, très-vivement.

C'est vous, Pauline !

LOUISE, de même.

Non pas Pauline, mais Louise.

VALLERAY.

Chez moi !

LOUISE.

Chez votre femme.

VALLERAY.

Qu'y venez-vous faire ?

LOUISE.

Vous le saurez.

DESILLES, du fond.

Eh bien ! Valleray !...

VALLERAY.

Me voilà, je te suis... Grand Dieu !

Il sort en suivant Desilles.

LOUISE, seule.

Allons embrasser ma fille !

Elle entre dans la chambre à gauche. Nuit complète à la  
rampe.

ACTE DEUXIEME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

LOUISE, PROSPER.

PROSPER.

Venez, venez, mamselle Louise : nous serons  
aussi bien ici que dans l'antichambre pour at-  
tendre les ordres de monsieur et de madame. Il  
y a comme ça, dans la journée, le matin sur-  
tout, quand le service est fait et que les maitres  
sont occupés, il y a de bons petits moments où  
on est libre et où on peut se reposer en causant.  
Dites-moi, j'ai une idée ; il n'y a pas long-temps  
que vous servez ?

LOUISE.

Non.

PROSPER.

Tant mieux.

LOUISE.

Pourquoi ?

PROSPER.

C'est que j'aurai le plaisir de vous donner des  
conseils, de vous apprendre comment il faut se  
conduire. J'ai de l'expérience, moi, et puis j'aime  
mon état.

LOUISE, tristement.

Vous n'en avez jamais en d'autre ?

PROSPER.

Jamais. Je suis né domestique : pas plus haut  
que ça, je faisais déjà des commissions, et très-  
bien. Vous serez bientôt au fait ici.

LOUISE.

Je m'y trouverai heureuse, j'en suis sûre.

PROSPER.

Je l'espère, c'est là ce que j'ai pensé tout de

suite. Quand je vous ai vus avec votre air doux et timide, je me suis dit : Vra la tranquillité qui m'arrive, ça ne sera pas comme avec l'ancienne; elle pouvait se vanter celle-là d'avoir un caractère égal : toujours en colère ! Tandis que vous, mademoiselle Louise, vous qui êtes jeune, jolie...

LOUISE, l'interrompant.

Reçoit-on beaucoup de monde ici ?

PROSPER.

Quelques voisins, voilà tout; et puis M. Desilles, que vous connaissez, et qui vient s'établir ici sans façon quand cela lui plaît; c'est un ami intime de monsieur. J'ai connu un temps où monsieur et madame ne voyaient personne; il y a à peu près trois ans, oui, trois ans, c'était en retour d'un voyage de mon maître, ils s'aimaient ! ils s'aimaient ! ça faisait plaisir à voir : toujours ensemble ! toujours occupés à deviner les desirs l'un de l'autre ! ce que madame voulait, le lendemain monsieur lui en faisait la surprise.

LOUISE.

Et maintenant ?

PROSPER.

Maintenant ce n'est pas qu'ils ne s'aiment plus : mais je crois que monsieur s'ennuie un peu. C'est pour cela qu'il veut se faire nommer député; madame n'est pas trop contente, elle dit qu'elle va rester seule.

LOUISE.

Seule ? je croyais au contraire...

PROSPER.

Ah ! oui, c'est enfant... au fait, ça pourrait bien amener du changement dans la maison.

LOUISE.

Comment ?

PROSPER.

Si madame élève cette petite fille, ça lui fera une distraction.

LOUISE.

En effet ; et croyez-vous que son intention... ?

PROSPER.

Dam ! je ne sais pas. Seulement elle aime beaucoup les enfants. C'est une drôle d'histoire, celle-là ! pas de nom de parents, aucun renseignement, aucun signe qui puisse le faire reconnaître... il y a quelque mystère là-dessous.

LOUISE.

La misère, sans doute.

PROSPER.

C'est égal : dites-moi, mademoiselle Louise, est-ce que vous auriez le cœur d'abandonner ainsi votre enfant ? Pardon, pardon, il ne faut pas roguer, je sais bien que... mais enfin, il peut se présenter un honnête homme qui désire vous épouser sa femme. J'entends bien qu'il vous faudra le temps de le connaître, de l'apprécier... ça viendra, ça viendra.

LOUISE, à part et préoccupée.

Si ce qu'il dit est vrai, je puis donc espérer.

PROSPER, à part.

Elle doit m'avoir compris. (On entend sonner chez Mme Valleray.) Ah ! c'est madame : mademoiselle Louise...

LOUISE, à part.

J'ai fait ce que je devais, et maintenant...

On entend encore sonner.

PROSPER.

Mademoiselle Louise !

LOUISE.

Plait-il ?

PROSPER.

Vous n'entendez pas ?

LOUISE.

Quei donc ?

PROSPER.

Madame qui vous appelle.

LOUISE, se dirigeant du côté de la chambre, à droite.

Je n'avais pas fait attention.

PROSPER.

Dam ! quand on est avec ses amis... mais je serai toujours là pour vous avertir...

LOUISE, près d'entrer chez Mme Valleray.

Merci.

PROSPER.

Et vous empêcher d'être grondée.

Elle entre.

## SCENE II.

PROSPER, seul, puis VALLERAY.

PROSPER, la regardant s'éloigner.

Est-elle gentille ! est-elle gentille ! comme elle m'a dit merci ! c'est étonnant l'effet qu'elle a produit sur moi !

VALLERAY, entrant et voyant Prosper.

Eh bien ! que faites-vous là ?

PROSPER, se retournant.

Mei ! monsieur... je rangeais.

VALLERAY.

Les bras croisés ? Allez préparer les échevaux, nous devons faire une promenade ce matin.

PROSPER.

Oui, monsieur. (A part.) Bon ! j'aurai encore une occasion de causer avec Louise.

Il sort.

## SCENE III.

VALLERAY, seul.

Pauline ! est-il si aisé de ces actions qu'un ne se rappelle que comme un rêve, et qu'en ne peut s'expliquer à soi-même. Comment ai-je été conduit à cet étrange égarement ? par quelle méprise fatale ? une jeune fille à qui mon oncle avait légué une faible dot, transformée à mes yeux en intrigante vulgaire ! quand j'ai reconnu mon erreur, le besoin d'expier mon offense, un instant d'ivresse et de passion folle, ont fait de moi le plus coupable des hommes, uni, le plus coupable, car c'est un odieux mensonge qui me l'a livré ! Qu'y a-t-il donc en nous qui nous pousse

aveuglément vers l'écueil où notre bonheur doit s'éteindre ? nous mettons notre félicité, notre bonheur, le repos de notre vie dans la foi des sermons, et dès que nous sommes heureux, sans amour, sans passion, froidement, nous brisons nous-mêmes le lien que nous avons formé, et nous ne connaissons plus tard le prix de ce que nous possédions que lorsque nous craignons de tout perdre. C'est le remords qui fait notre vertu, et jusqu'à ce que nous sentions son fouet qui nous déchire, notre conscience sommeille, et notre vue troublée nous laisse indifféremment choisir entre le bien et le mal. Que faire cependant?... me plaindre ? Non, non, il faut agir. Depuis hier j'ai vainement cherché le moment de parler seul à Pauline. Amélie ne m'a pas quitté, il semble qu'elle redouble d'attentions, d'amour pour moi qui l'ai trompée ; si je veux la fuir, elle me cherche, elle s'inquiète de ma tristesse... ah ! je ne pourrais vivre long-temps ainsi ! la présence de Pauline est un outrage pour elle. Coûtable comme moi, de quel droit viend-elle me braver et me forcer à rougir sans cesse d'un instant d'égarement qu'elle a partagé ? que veut-elle encore de moi ? il faut qu'elle parte, qu'elle s'éloigne sans retard. Quelque espoir qui l'ait amenée ici, je le veux, et ma volonté fera fléchir la sienne. Avant tout, je dois compte à Amélie des promesses que je lui ai faites. Condamné à être injuste et cruel, je salue l'une ou perdant l'autre. Elle partira. Amélie !

SCENE IV.

VALLERAY, M<sup>me</sup> VALLERAY, puis LOUISE.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Tu es seul, mon ami ? Je t'entendais parler ; je croyais que tu étais avec quelqu'un.

VALLERAY.

Tu m'as entendu ?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

De quel air tu me demandes cela ! on dirait vraiment que tu crains d'avoir laissé échapper un secret.

VALLERAY.

Moi !

M<sup>me</sup> VALLERAY, riant.

Sois tranquille ; j'ai reconnu ta voix, voilà tout. Tu sais combien j'aime à l'entendre ; les paroles même les plus indifférentes ont tant de charme dans la bouche de celui qu'on aime !

VALLERAY.

Je te remercie d'une tendresse qui m'est chère.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Et que tu mérites.

VALLERAY.

Chère Amélie ! (Se reculant.) Nous ne sommes pas seuls.

M<sup>me</sup> VALLERAY, se retournant et voyant Louise.

Vous avais-je appelé ?

LOUISE.

J'apportais à madame ce qu'elle m'a demandé.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Donnez.

Elle va devant une glace, pendant ce temps Valleray passe près de Louise.

VALLERAY, bas à Louise.

J'ai à vous parler.

LOUISE, bas à Valleray.

Moi aussi.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Je veux apprendre à Louise quels sont les modes et le choix des couleurs qui te plaisent, et nous ferons ensemble, monsieur, de petits complots pour me conserver votre cœur. (Bas en s'appuyant sur le bras de son mari.) Après six années de mariage, une femme doit mettre tous ses soins à faire oublier le temps, et je voudrais, à mesure qu'il s'écoule, que tu en perdisses la mémoire pour ne songer qu'au moment présent... Mais voilà justement que je n'y songeais plus... (A Louise.) Mon chapeau... Ne m'entendez-vous pas ? mon chapeau, mon châle... vous êtes d'une lenteur !...

LOUISE.

Je prie madame de m'excuser.

VALLERAY.

Calme-toi, ma bonne amie, et garde ta mauvaise humeur contre un autre.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Qui donc ?

VALLERAY.

Moi. Je ne puis t'accompagner.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Pourquoi ?

VALLERAY.

Encore des affaires... j'ai des lettres à répondre... voyons, sois aimable, ne te fâche pas.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Me fâcher ! Je reste alors.

VALLERAY.

Non, cette partie était projetée... je ne veux pas te priver de ce plaisir.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Mais sans toi, ce n'est pas un plaisir pour moi, et j'y renonce sans peine.

VALLERAY.

Tu te rappelles que c'était convenu avec Deslilles.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Qu'importe ?

VALLERAY.

Il va venir... il est prêt. Que lui dire ?...

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Cela t'embarrasse ? je m'en charge. Précisément, le voici qui vient nous chercher.

## SCENE V.

M<sup>me</sup> VALLERAY, VALLERAY, DESILLES.

VALLERAY, allant au-devant de Desilles.

Arrive donc, mon ami... viens plaider ta cause toi même.

DESILLES.

Ma cause ?

M<sup>me</sup> VALLERAY, bas à son mari.

Mais...

VALLERAY, à Desilles.

Nous devons faire tous les trois une promenade ce matin ; je suis obligé de rester, et ma femme hésite...

DESILLES.

Un caprice !... ce serait user avec trop de rigueur de votre privilège et me punir sans que je l'aie mérité. Voyez, le temps est superbe... nous ferons une promenade charmante. Je vous ai si souvent entendue parler avec enthousiasme des beautés de la nature, que moi, citadin par goût, je désire que vous m'appreniez à les admirer comme vous et avec vous. Nous serons de retour dans une heure.

VALLERAY, bas à sa femme.

Il y aurait de l'impolitesse à refuser.

## SCENE VI.

DESILLES, M<sup>me</sup> VALLERAY, VALLERAY, PROSPER, LOUISE.

PROSPER.

Monsieur, les chevaux sont prêts. *(Il s'approche de Louise, qui est restée au fond du théâtre.)* Nous allons causer ensemble, madame Louise.

DESILLES, à M<sup>me</sup> Valleray.

Eh bien ! madame ?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Partons, Prosper, vous nous suivrez.

PROSPER.

Moi, madame?... je croyais que monsieur m'avait dit de rester.

VALLERAY.

Faites ce que madame vous ordonne.

M<sup>me</sup> VALLERAY, à son mari.Accompagne-nous, au moins. *(En s'en allant.)* Jo t'en veux beaucoup.

VALLERAY.

Quel enfantillage ! si je le pouvais...

Ils s'éloignent en continuant de parler.

DESILLES, à part.

Sens avec elle ! Ne perdons pas l'occasion qui m'est offerte.

PROSPER, à Louise.

Quel guignon !... moi qui comptais demeurer avec vous !

DESILLES, en partant devant lui.

Suis-moi.

Il sort en lui parlant bas.

## SCENE VII.

LOUISE, seule.

I va venir ! voici le moment que j'ai tant souhaité ! Mon Dieu ! qui m'avez donné jusqu'à présent la force de supporter la vie, vous qui m'avez mis ou sur une vertu nouvelle pour me relever de ma honte, donnez-moi encore maintenant le courage d'accomplir jusqu'au bout la tâche que je me suis imposée. Laissez-moi exier ma fante comme vous m'avez conseillé de le faire, et ensuite disposez de moi. Que va-t-il me dire ? S'il refusait !... je l'entends... Ah ! je me croyais plus forte !

## SCENE VIII.

LOUISE, VALLERAY.

VALLERAY, l'examinant quelque temps avant de parler.

Vous avez désiré, comme moi, cet entretien secret, et je n'ai pas voulu le différer davantage : il devait avoir lieu entre nous, il doit être le premier et le dernier. J'ignore quel espoir coupable et insensé vous a conduite ici... *(Louise fait un mouvement.)* Ecoutez-moi d'abord. Je pourrais élever en reproches, en menaces, et, justement offensé du défi audacieux que vous me jetez, vous ordonner de sortir ; mais ces reproches, je vous les épargne : en présence de mes torts que j'avoue, j'aime mieux oublier que vous êtes venue me braver. Si maintenant vous êtes troublée, remettez-vous : mes paroles doivent être froides et sévères comme la résolution que j'ai prise ; mais vous n'entendrez sortir de ma bouche aucun mot qui vous force à rougir.

LOUISE, lentement et avec dignité.

Je vous remercie de vous rappeler à qui vous parlez. J'ai assez souffert, assez recueilli d'humiliations, pour trouver, au moins près de vous une apparence de respect, et, pendant que nous sommes seuls, pour remonter du rang de domestique qu'on peut chasser à celui d'une femme dont il faut écouter les plaintes, et qui a le droit de mettre des conditions à son silence, au lieu de recevoir l'ordre de se taire. Jetons tous deux le masque qui nous couvre aux yeux du monde : il n'y a plus ici ni maître ni servante. Quand vous veniez autrefois chez moi, je ne vous forçais pas à me parler debout ; aujourd'hui j'arrive chez vous, asseyons-nous, monsieur.

Elle s'assied.

VALLERAY, s'asseyant.

C'est bien... vous avez compris, je le vois, que désormais tout était fini... que ni larmes, ni prières, ne pourraient faire revivre un temps qui n'est plus et renouer la chaîne brisée entre nous. L'amertume et la fierté de votre langage me mettaient

À l'aise, je ne crains plus de blesser votre cœur, puisque, comme le mien, il est devenu indifférent.

LOUISE.

Oui, indifférent. Rassurez-vous : je ne suis pas venue pour essayer de rallumer un amour éteint depuis trois années.

VALLERAY.

Qu'attendez-vous de moi ?

LOUISE.

Une réparation.

VALLERAY.

Il fallait la faire demander sans venir la chercher vous-même.

LOUISE.

L'auriez-vous donnée ?

VALLERAY.

Si vous aviez eu ma parole...

LOUISE.

J'y ai cru autrefois, je n'y crois plus... Sans doute, il vous eût convenu que je fisse de loin un appel à votre pitié ; mais me voici, et, quelque chose que votre orgueil ait à souffrir de ma présence, vous la souffrirez, monsieur.

VALLERAY.

Vous vous trompez. Égaré un moment, je suis revenu vite au sentiment de mon devoir : accusez-moi de cruauté, accablez-moi des noms les plus odieux, j'y consens ; mais vous partirez !

LOUISE.

Et le secret que vous voulez garder ?

VALLERAY, se levant.

Amélie doit tout ignorer : je donnerais ma vie pour lui épargner un chagrin ; mais la tromper ainsi ! lui faire cet outrage !... non, non, c'est impossible ! et plutôt que d'y consentir, s'il ne me restait que ce moyen, oh bien ! je crois qu'au prix du repos de ma vie entière et de la sienne, je m'accuserais moi-même !

LOUISE.

Vous lui diriez tout ?

VALLERAY.

Oui, tout !

LOUISE.

Vous lui diriez qu'il y a trois ans, avant de vous connaître, j'étais pure, innocente, et que vous m'avez perdue ?

VALLERAY.

Oui.

LOUISE.

Vous lui diriez de quels mensonges vous vous êtes servi pour me tromper, moi, qui ne vous connaissais pas ? moi, qui devais perdre un jour votre nom ?... Vous me l'aviez promis !

VALLERAY.

Je le dirais.

LOUISE, se levant.

Malheureux ! lui diriez-vous aussi que l'enfant que vous avez recueilli est votre fille ?

VALLERAY.

Ma fille !...

LOUISE.

Oui, votre fille que j'ai arrachée de mes bras pour la déposer comme une orpheline à la porte de son père !... et à l'aspect de cette enfant, rien ne s'est éveillé en lui ! Il s'est armé contre moi de froideur, il a pensé que je venais ici comme une femme perdue, mendier un sourire, une caresse ! il m'a épargné ses reproches ! et peut-être maintenant il doute encore

VALLERAY.

Ma fille !

LOUISE.

Sans elle m'auriez-vous revue ? ne savais-je pas que j'étais délaissée et trahie ? J'ai pleuré amèrement mon abandon, j'ai voulu mourir d'abord, mourir loin de vous, sans m'exposer à vos mépris ; mais le pouvais-je ?... j'étais mère ! Un sentiment nouveau, plus fort que la honte, me rattacha à l'existence, et j'ai juré de vivre pour ma fille, de lui donner un appui : j'ai juré qu'elle ne serait pas, comme sa mère, isolée dans le monde, sans défense, sans protecteur... et je la remets entre vos mains, monsieur, car vous êtes de moitié dans mon serment, et vous m'aidez à le tenir.

VALLERAY.

Qu'avez-vous fait ?

LOUISE.

Mon devoir : feriez-vous le vôtre ?

VALLERAY.

Que demandez-vous ?

LOUISE.

Rien pour moi, tout pour elle. Lorsqu'après trois ans de soins et de recherches, j'ai su qui vous étiez, Dieu m'a inspiré la pensée que j'ai eue : si l'en exigeait de moi un sacrifice, une réparation, je ne pourrais donner que ma vie... vons, monsieur, vous êtes riche...

VALLERAY.

Je vous comprends : le sort de cette enfant sera assuré... comment ? je ne sais encore ; mais je le dois, je m'y engage. Je l'embrasserai une fois en secret, et vous partirez ensuite avec elle.

LOUISE.

Non, monsieur... voici ce que j'attends de vous : vous lui donnerez un nom, une fortune, un rang dans le monde, enfin vous ferez ce qu'en fait pour ses enfants... Vous garderez votre fille adoptive.

VALLERAY.

Je ne le puis pas...

LOUISE.

Vous rendrez à l'enfant ce que vous avez ôté à la mère, une famille, et le droit qu'a toute jeune fille de marcher tête levée et sans rougir. À ce prix, à ce prix seulement, je m'éloigne ! Le jour où vous aurez dit solennellement : Que cet enfant soit le mien, je l'adopte ; ce jour-là, vous aurez acheté votre repos et mon silence.

VALLERAY, avec fièvre.

Pauline !...

LOUISE.

Je m'doignerais... Il ne restera ici rien de moi, pas même un souvenir dans la pensée de ma fille, dont je me souviendrai toujours... personne ne s'inquiètera de moi, ne vous demandera ce qu'est devenue votre servante; ma trace est perdue dans le monde, et il est assez grand pour qu'une infortune de plus y trouve sa place. Si je vivrai ou si je mourrai, peu importe; ma tâche sera remplie, ma fille sera sauvée; Dieu pour moi là-haut, son père ici-bas pour elle.

VALLERAY, *éme*.

Que m'avez-vous appris? Ah! laissez-moi voir cette enfant!

LOUISE.

Où, où... c'est une bonne pensée que vous avez... oui, à genoux près d'elle, avec moi, vous

ferez le serment que je vous demande... Venez... venez...

VALLERAY.

Quelqu'un! Amélie, peut-être... Laissez-moi, laissez-moi.

LOUISE.

Et votre promesse?

VALLERAY.

Silence! c'est elle... Si elle entrerait! troubles ainsi tous deux... si elle nous voyait?...  
LOUISE, montrant la chambre à droite.

Je vous attends là.

VALLERAY.

J'irai... j'irai... Silence!

Il sort par le fond.

LOUISE, *le regardant sortir*.

Ah! je sens que je l'aime encore!

## ACTE TROISIEME.

### SCENE PREMIERE.

DESILLES, *seul*.

Je ne suis pas d'un caractère à me faire longtemps illusion. Ce matin, je pouvais espérer; maintenant, pour douter des dispositions de Mme Valleray à mon égard, il faudrait y mettre beaucoup de bonne volonté. Je n'ai pas été bien accueilli, je ne peux pas me le dissimuler. Quel trouble elle a montré! il a fallu la ramener ici, et sans une visite, qui est arrivée à point nommé, Valleray aurait pu s'apercevoir de son agitation. Ah! ne me parlez pas des femmes à principes!... Pourtant ce serait une charmante conquête! une femme jeune encore, belle, d'un esprit orné, élevée dans des habitudes de luxe et d'élégance et s'effarouchant à la seule idée de trahir ses devoirs! L'esprit féminin, l'esprit de ruse et de mensonge sommeille en elle: il ne faudrait qu'une imprudence de sa part, une bonne inspiration de la mienne, pour lui donner l'essor, et alors... Oh! alors le maître recevrait bientôt des leçons de son élève... Mais comment animer cette belle statue? comment la forcer à sortir du cercle qu'elle a tracé autour d'elle et qu'elle s'obstine à ne pas franchir? De qui prendre conseil, de l'amour, du hasard, du dépit, peut-être d'un soupçon adroitement jeté? Je serais bien trompé si, depuis hier, si ce se passait dans cette maison quelque chose d'étrange, et si tout le monde ici pouvait parler à cœur ouvert. Valleray est pour sa femme le modèle des hommes: voilà le secret de cette sagesse. Mais la tristesse, l'inquiétude mal cachée de Valleray, son trouble, je l'ai remarqué, son trouble à la vue de cette jeune fille, les paroles qu'ils se

sont dites rapidement, tout cela me revient à la mémoire. Il se se prononcera plus ici un mot, il ne se fera plus un geste, il ne s'échangera plus un regard, que je n'a l'entende, ne le voie et ne l'interprète. Le prisonnier que rien ne distrairait d'une idée fixe finit toujours par voler les clefs à son geôlier: moi, je tiens peut-être la clef qui m'ouvrira les cœurs, et, ma foi, bico habile qui me l'ôtera des mains.

### SCÈNE II.

PROSPER, DESILLES.

PROSPER, *entrant sans voir Desilles*.

Mamselle Louise, êtes-vous là?

DESILLES, *se retournant*.

Que lui veux-tu?

PROSPER.

Ah! pardon, monsieur: je ne savais pas que vous étiez ici. Vous n'avez pas vu mamselle Louise?

DESILLES.

Non: de la part de qui la cherches-tu?

PROSPER.

De la mienne. Histoire de causer un moment avec elle.

DESILLES.

Ah! sa conversation t'amuse?

PROSPER.

Beaucoup. Ce n'est pas à cause de ce qu'elle dit: elle ne parle jamais. Mais moi, j'ai du plaisir à parler quand elle est là, et puis aussi à la regarder; oui, ça me réjouit, ça me donne envie de rire.

DESILLES.

Tu es prompt à t'enflammer : depuis vingt-quatre heures...

PROSPER.

C'est vrai ; mais je n'en ai pas perdu une, je n'ai pas dormi. Si bien que j'en deviens hébété, et que ce matin, quand madame m'a dit de partir avec vous, j'ai eu envie de pleurer. Je ne m'imaginais pas que monsieur, qui un quart d'heure auparavant, m'avait dit qu'il sortirait, changerait d'idée.

DESILLES.

Oui, il devait nous accompagner d'abord. (A part.) Et il est resté.

PROSPER.

C'est comme un fait exprès, monsieur, qui ne s'occupait jamais de moi, se trouve toujours là maintenant !

DESILLES, avec intention.

Voyez-vous ?

PROSPER.

C'est avoir du malheur ! Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur ?

DESILLES.

Moi, je pense que si mon domestique s'avisait de trouver mauvais ce que je fais, je le mettrais à la porte.

PROSPER.

Oh ! je ne veux pas courir cette chance-là : je ne pourrais plus voir Louise. Ah ! la voici qui vient : seule... Monsieur, voulez-vous que je reste ?

DESILLES.

Comment donc ? mais ce serait plutôt à moi à te demander la permission.

### SCÈNE III.

PROSPER, DESILLES, LOUISE, entrant avec un ouvrage de broderie à la main.

DESILLES, à part.

Elle est réellement fort jolie.

LOUISE va pour s'asseoir, elle aperçoit Desilles.

Pardon, je me retire.

DESILLES.

Pourquoi donc ? Est-ce que je vous gêne ?

LOUISE.

Vous, monsieur ? Je craignais, au contraire, que ma présence...

DESILLES, avec intention.

Je n'ai pas de secrets à cacher, moi.

LOUISE.

Je n'en ai pas non plus, monsieur.

DESILLES, de même.

Vraiment ! vous n'avez pas des confidences à faire, à recevoir ? il y a ici personne qui vous cherche et que vous cherchiez de préférence ?

LOUISE.

Personne.

DESILLES, de même.

Prenez garde, mon enfant ; rien n'est plus dan-

gereux et plus sot qu'un mensonge qui se trompe pas. Si je savais tout ?

LOUISE.

Monsieur...

DESILLES, à part.

Elle s'est trompée. (Haut, montrant Prosper.) Voilà l'indiacret.

LOUISE.

Que vous a-t-il dit ?

DESILLES, à Prosper.

Tu n'as donc pas avoué ?

PROSPER.

Je n'ai pas encore osé ; et puis monsieur qui m'interrompt toujours.

DESILLES.

Aussi timides l'un que l'autre ! Pauvre ingénue qui ne sait pas qu'on l'aime parce qu'on ne le lui a pas dit. Elle ignore peut-être aussi qu'elle est jolie, qu'elle a la tournure distinguée, une certaine élégance de manières, et que le travail n'a altéré en rien la blancheur et la délicatesse de ses doigts effilés. (A Prosper.) A ta place, je ferais tout pour recevoir bien vite un soufflet de cette main-là.

PROSPER.

Merci ; j'aimerais mieux...

Louise veut retirer sa main que Desilles a prise.

DESILLES.

En attendant...

Il lui baise la main.

PROSPER.

Ah ça, par exemple, ça fait plus de plaisir. (Louise a retiré sa main et baise la sienne.) Oh ! vous pleurez, mademoiselle Louise ?

LOUISE.

Non. (A Desilles.) Je sais, monsieur, que dans ma condition on n'a le droit d'imposer silence à personne. Peut-être, permettez-moi de vous le dire, est-ce que vous abaissez beaucoup trop que de vous occuper ainsi de moi, qui ne dois voir dans vos éloges qu'une intention de raillerie.

DESILLES.

De mieux en mieux ; c'est très-digne.

PROSPER.

Eh bien ! oui, mademoiselle Louise, monsieur a dit la vérité, et si vous consentez à m'entendre...

### SCÈNE IV.

PROSPER, VALLERAY, entrant par le fond, DESILLES, LOUISE.

PROSPER, l'apercevant.

La ! j'en étais sûr ! juste au bon moment.

DESILLES.

Tu as du malheur.

VALLERAY, à part.

Je croyais ne trouver personne ici. (Haut et en s'avançant.) Prosper ?

PROSPER.

Monsieur ?

Laissez-**VOUS.**  
VALLERAY.

PROSPER.  
Je m'en vais, monsieur, je m'en vais.  
DESILLES, à part.  
S'il essai m'en dire autant.

Prosper sort lentement en regardant Louise.

## SCÈNE V:

VALLERAY, DESILLES, LOUISE.

VALLERAY, qui a surpris un signe de Louise.  
Comment le congédier?

DESILLES, à part.  
Venons à son aide. Je n'appréhenderai rien de plus en restant malgré lui. (Haut.) Dis-moi : M. Préal doit revenir aujourd'hui ; il attend de toi un programme politique ; veux-tu que j'en prépare les principaux articles ?

VALLERAY.  
Tu me feras plaisir.

DESILLES.  
J'arrangerai cela suivant l'usage : début modeste : *J'ose à peine espérer vos suffrages...* et pour conclusion : *Je suis le seul homme qui vous convienne...* (Fausse sortie.) Ah ! à propos... (Il prend le bras de Valleray et se promène avec lui sur le devant de la scène en lui parlant à demi-voix et en l'examinant.) J'ai reçu tout-à-l'heure une confidence.

VALLERAY.  
Laquelle ?

DESILLES.  
Il paraît que ta nouvelle femme de chambre, qui est fort jolie, ma foi, je ne sais pas si tu l'as remarquée comme moi, a monté la tête à Prosper... c'est une passion, il en est amoureux fou... cette jeune fille a l'air fort bennête ; mais fais-y attention. Je t'en préviens à cause de ta femme, qui pourrait s'en apercevoir. (Haut en le quittant.) Allons, adieu, je te laisse.

VALLERAY.  
Adieu.

DESILLES, à part.  
Maintenant sachons attendre et mettre à profit ce que j'ai découvert.

## SCÈNE VI.

VALLERAY, LOUISE.

Pendant la scène précédente, Louise s'est retirée en fond du théâtre et s'est occupée à broder.

VALLERAY, sur le devant du théâtre.  
Nous ne devons plus nous trouver ensemble sans nécessité. Un mot, un signe peut découvrir ce que nous avons l'un et l'autre intérêt à cacher.

LOUISE, en fond.  
Je ne vous cherchais pas, je vous croyais avec votre femme.

VALLERAY.  
Je l'attends, elle va venir.

LOUISE.  
Que vous a dit M. Desilles ? je crains...

VALLERAY.  
C'est de Prosper seulement qu'il m'a parlé. Mais vous voyez avec quel soin il faut veiller sur nous. Demain, j'espère, vous vous éloignerez.

LOUISE.  
Je tiendrai ma promesse comme vous aurez tenu la vôtre.

VALLERAY.  
Nul moyen de m'y soustraire ! mais si vous saviez ce qu'il m'en coûte !... Ma fille ! quand je l'ai revue tout-à-l'heure, un sentiment inconnu s'est éveillé en moi, et mon cœur palpite encore de cette émotion si douce... Mais ne comprenez-vous pas que c'est là mon tourment ? hier encore je souriais aux caresses qu'Amélie prodiguait à cette enfant, aujourd'hui elles me font mal ! hier, le cœur libre et le front serein, je lui aurais dit : Qu'elle devienne notre fille. Aujourd'hui je sentirai la rougeur me monter au visage et les paroles s'arrêter sur mes lèvres... Ah ! pourquoi m'avoir éclairé ? je ne vous pardonnerai jamais ce que vous me faites faire.

LOUISE.  
Je vous pardonnerai tout si vous le faites.  
VALLERAY, qui a regardé en fond.  
Amélie !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, M<sup>ME</sup> VALLERAY.

M<sup>ME</sup> VALLERAY, à son mari.  
Tu m'attendais ?

LOUISE.  
Madame n'a pas besoin de moi ?  
M<sup>ME</sup> VALLERAY.  
Non.

Louise sort.

## SCÈNE VIII.

M<sup>ME</sup> VALLERAY, VALLERAY.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.  
Enfin, nous voilà seuls, mon ami : j'ai cru que je ne pourrais jamais me débarrasser de cette visite. J'ai une confidence à te faire.

VALLERAY.  
Moi aussi, Amélie.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.  
Une confidence importante ?

VALLERAY.  
Peut-être... tu en jugeras... et la tienne ?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.  
Oh ! la mienne, je ne voudrais pas qu'elle fût prise par toi trop sérieusement.

VALLERAY.  
Si nous allions nous rencontrer...



M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Je ne crois pas, mon ami.

VALLERAY.

Parle.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Non, toi d'abord... je t'écoute.

VALLERAY, à part.

Oh ! je ne pourrai jamais.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Ce que j'ai à te confier est si nouveau pour moi que, malgré ton amour, je me sens embarrassée. Voyons ce grand secret, je t'en prie, je le veux... de quoi s'agit-il ? de ton bonheur, n'est-ce pas ?

VALLERAY.

Oh ! je n'accepterais jamais un sacrifice qui te coûterait un regret.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Est-ce qu'il y a du mérite à plaire à ceux qu'on aime ? C'est de l'égoïsme tout pur, ton bonheur me revient par moitié. Veux-tu que je devine ?

VALLERAY.

Comment le pourrais-tu ? m'as-tu laissé quelque chose à désirer ?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

N'importe ! Y a-t-il long-temps, mon ami ?

VALLERAY.

Quelques jours seulement.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Quelques jours ? qu'est-il donc arrivé ? aide-moi un peu.

VALLERAY.

De moins, c'est un désir ancien qu'une circonstance imprévue a réveillé.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Ah ! des projets d'avenir pour...

VALLERAY.

Amélie !

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Je sais, mon ami, je sais ; oui, je veux bien. Cette enfant, n'est-ce pas ? moi aussi, j'y avais songé.

VALLERAY.

Toit tu pourrais l'aimer !

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Une pauvre petite orpheline qui serait morte de faim et de froid si nous ne l'avions recueillie. Voilà donc pourquoi je prenais plaisir à l'embrasser : c'était un pressentiment, c'était encore une pensée partagée entre nous. Bon Adrien !

VALLERAY.

Amélie, pourquoi ces larmes ?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Ce n'est rien, un souvenir, un regret... il y a des femmes qui sont bien heureuses ! Moi, je me consolerais de n'être pas mère en appelant cette enfant ma fille, en l'aimant comme la mienne... nous n'avons pas de famille, pas de parents, il faut bien que nous laissions un jour notre fortune à quelqu'un. Élevée par nous, elle n'aimera que nous... oui, j'y consens, et je te remercie d'y avoir pensé.

VALLERAY, à part.

Oh ! que je suis coupable !

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Mon ami ?

VALLERAY.

Encore une fois, tu es sûr de toi ? tu es sûr de pouvoir l'aimer, répète-le-moi.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Je l'aime déjà. Pendant ton absence, si tu me quittes, cette enfant sera ma seule distraction, je n'en aurai pas d'autre... de nouvelles amitiés, je n'en veux pas former, et les plus anciennes ne sent pas toujours sincères.

VALLERAY.

Que veux-tu dire ?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Il y a ici quelqu'un que je ne dois plus voir, quelqu'un qui est ton ami.

VALLERAY.

Desillies !

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

J'ai hésité long-temps avant de me résoudre à cet aveu ; mais mon trouble tantôt ne l'avait pas échappé, il eût fallu chercher des prétextes, des mensonges... une confiance absolue n'est-elle pas entre nous le premier des devoirs ?

VALLERAY.

Eh bien ! Desillies ?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Pas de colère surtout.

VALLERAY.

Parle, parle.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Je n'ai rien à me reprocher, je te le jure ; j'ai bien cherché dans ma conduite passée, rien, mais rien, pas un mot, pas un regard n'a pu lui faire penser que mon cœur se détacherait de toi ; je le recevrais bien, sans défiance, avec plaisir, parce que tu l'aimes, voilà tout... tu me crois, n'est-ce pas ?

VALLERAY.

Oui, oui, achève.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Hier, pour la première fois, il m'a tenu des discours qui m'ont semblé étranges, et que je l'ai prié d'interrompre. Je ne t'ai rien dit, parce que je croyais avoir mal compris... je n'accusais que la légèreté de ses principes, et je pensais qu'il suffisait à moi d'être en garde contre eux, à lui de voir que je ne les partageais pas. Cependant cette conversation m'avait laissé une impression pénible, une crainte dont je ne pouvais me défendre, et j'avais résolu de ne plus me trouver seule avec lui. Aussi, ce matin, quand tu as refusé de nous accompagner, je voulais rester, tu te le rappelles : j'ai cédé, et ce qui n'était qu'un soupçon est devenu une certitude.

VALLERAY.

Il aurait osé !

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Il s'est expliqué ; aux premiers mots, je me suis sentie rougir, il a cru voir dans mon trouble et

pent-être dans mon silence... j'étais muette et tremblante, il a cru voir l'hésitation d'une femme qui va devenir coupable, un dernier combat, que sais-je moi ? et il m'a dit qu'il m'aimait... ah ! alors, l'indignation m'a rendu la parole ; je lui ai ordonné de se taire, et je suis revenue ici, tout émue, chercher un refuge auprès de toi.

VALLERAY.

Oh ! c'est infâme : se jouer ainsi des vœux les plus saints ! outrager celle à qui j'ai donné mon nom, mon amour, toute ma vie !... Ah ! que mon ressentiment long-temps contenu déborde enfin et retombe sur lui.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Mère-toi... Ah ! mon Dieu ! voilà ce que j'aurais dû craindre, de la colère, de l'emportement ; je suis une folle de t'avoir dit cela. Pourquoi tant d'émotion ? Je n'en ai plus, moi qui suis la plus offensée ; vois, sa présomption me fait rire, et sa honte doit le punir assez.

VALLERAY.

Amélie !

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Oh ! si tu me soupçonnes, si j'avais été légère ou coquette, je concevrais un transport de jalousie, car moi-même, si je me voyais trahie, je crois que j'en mourrais.

VALLERAY.

Oh ! tais-toi, tais-toi.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Tu as raison, pourquoi prévoir de tels malheurs, nous si saintement unis ! ici, rien de sérieux, tous les avantages sont de ton côté, c'est ta femme elle-même qui le repousse, qui le congédie, que te faut-il de plus ? Veux-tu que je me charge aussi de lui déclarer... ?

VALLERAY.

Non, ce soin me regarde.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Mon zèle...

VALLERAY.

Ne crains rien, je lui ferai sentir que sa présence ici est désormais impossible.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Mais sans éclat, sans emportement. D'ailleurs ses torts sont si évidents qu'il n'aura rien à répondre : un peu de calme et de prudence, monsieur ; vous ne ferez pas moins pour me demander que je n'ai fait pour la vôtre.

VALLERAY.

Oui, je te le promets.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Et moi, je vais écrire à M. Fermont de se rendre ici : il ne suffit pas que nous adoptions cet enfant, il doit y avoir des formalités à remplir ; nous lui ferons part de nos projets, et il nous donnera ses conseils... je serai bien heureuse ; toi, tu souffres peut-être ? celui qui te trompe, te l'aimait ?

VALLERAY.

Ah ! je voudrais que le sacrifice fût plus grand, et j'oublierais ton bonheur au prix de ma vie.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Adieu ! soviens-toi de ta promesse ; tu parles de sacrifices, celui de tes ressentiments est la seule que j'exige. Adieu, adieu.

## SCENE IX.

VALLERAY, seul.

Tant de perfidie d'un côté, de l'autre tant d'amour et de bonté ! Ah ! la vertu des autres est mon premier châtimement. Je rougissais de moi-même, et j'ai honte de ce que j'ai obtenu : vingt fois j'ai été prêt à me trahir, vingt fois l'aveu a expiré sur mes lèvres. Maintenant il faut me se taire ; mais j'en fais le serment, plus tard Amélie saura tout ; plus tard je romprai moi-même le tissu de mensonges où ma faute m'a enlacé. Je vais donc respirer enfin quelques heures encore, et je serai libre, je ne verrai plus autour de moi ni complice ni ennemi ; j'aurai retiré à moi et abrité dans l'ombre et le silence de mon cœur le secret qui pouvait me perdre. Quelques heures seulement, et tous deux ils partiront. Occupons-nous de lui d'abord. Amélie m'a rendu le droit d'être sévère, c'est son honneur que je défends, son repos que j'assure.

## SCENE X.

VALLERAY, DESILLES.

VALLERAY, s'avançant vers lui.

J'allais vous chercher.

DESILLES, à part, après l'avoir examiné quelque temps.

Vous ! quel singulier accueil !

VALLERAY.

Une explication est nécessaire entre vous et moi.

DESILLES.

Tu feras bien de me la donner, si tu veux...

VALLERAY, l'interrompant.

Ne voyez-vous pas que je ne me sers plus pour vous parler d'un ton de familiarité ?

DESILLES.

Je ne suis en effet ni sourd ni aveugle.

VALLERAY, avec chaleur.

Je l'étais, moi ! mais mes yeux se sont ouverts. Je vous avais donné ma confiance, je vous avais nommé mon ami, et tu mépris de ce titre...

DESILLES, l'interrompant.

Pardonnez-moi pas de phrases inutiles. Que me rappelez-vous ?

VALLERAY.

L'aveu que vous avez fait à une femme que vous deviez respecter.

DESILLES, froidement.

Qui vous l'a dit ?

VALLERAY.

Elle-même. Vous devez comprendre qu'il faut quitter cette maison.

DESILLES, de même.

Allons, calmez-vous.

VALLERAY.

Monsieur! ne laissez pas ma patience.

DESILLES.

Monsieur! ne tentez pas ma discrétion.

VALLERAY.

Que voulez-vous dire?

DESILLES.

Je n'ai pas pour habitude de jouer le rôle du moraliste, et s'il me prenait jamais envie de réformer le monde, je croirais de toute justice de commencer par moi et de m'adresser mon premier sermon. Si mes paroles sont obscures, il y a ici une personne que vous pourriez charger du commentaire.

VALLERAY.

Monsieur!...

DESILLES.

Ah! vous me comprenez maintenant...

VALLERAY, à part.

Comment sait-il...?

DESILLES, avec une ironie marquée.

Eh bien, monsieur!...

VALLERAY, à part.

Moi, sous la dépendance de cet homme! oh non! non! (Haut.) Quelles que soient vos suppositions,

n'oubliez pas que vous devez sortir de chez moi.

DESILLES.

Où, mais, pris tous deux aux pièges que nous avons tendus, j'ai droit, pour ma part, à une retraite honorable.

VALLERAY.

Assez, assez, monsieur. Il ne nous reste plus qu'une parole à échanger: c'est à vous de voir s'il vous convient qu'elle soit prononcée.

DESILLES.

C'est à vous de la dire.

VALLERAY.

Eh bien!... (Se reprenant.) Amélie!... allons, encore ce sacrifice à ton repos. (Haut.) Quand partirez-vous?

DESILLES.

Dans deux heures. Il me faut le temps de donner un prétexte à mon départ.

VALLERAY.

Et d'ici là s'il survenait quelque trouble dans cette maison, c'est à vous, à vous seul que j'en demanderais compte.

DESILLES.

Soit.

VALLERAY.

Dans deux heures. Oh! patience, patience! Il sort à gauche. Desilles sort un instant après lui par le fond.

## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

FERMONT, puis DESILLES.

FERMONT, à Prosper avant d'entrer.

Vous avertirez M<sup>me</sup> Valleray que je me rends à son invitation. (Prosper se retire.) Eh bien, monsieur Desilles, vous ne rentrez pas?

DESILLES.

Me voici; je réfléchissais au parti que je dois prendre.

FERMONT.

Où donc alliez-vous quand je vous ai rencontré?

DESILLES.

Je me promenais au hasard, combattant par d'étranges idées. Tel que vous me voyez, mon cher monsieur Fermont, j'ai reçu aujourd'hui même, et dans ce pays, un affront... mais un de ces affronts qu'il faut dévorer en silence, car un éclat ne fait que les aggraver; mon amour-propre a été cruellement blessé, et je flote encore indécis entre le pardon et la vengeance.

FERMONT.

Ce que vous dites m'étonne et m'afflige. Mais enfin, quelle que soit l'offense et de quel part qu'elle vienne, il me semble qu'il vaut mieux montrer de la générosité.

\* Desilles, Fermont.

DESILLES.

Où, pour égarer le monde à mes dépens. Vous savez en gré d'être généreux si vous n'avez pas les moyens de nuire? Il faut au moins que je cherche à me les procurer... mépriser l'injure quand on s'est rendu redoutable, je le conçois; mais fuir devant elle, comme un enfant pris en faute, confesser ainsi sa lâcheté et son impuissance, c'est trop d'abdication, et je ne serai jamais de ces parfaits chrétiens qui tendent la joue au second soufflet. Je ne veux à aucun prix laisser derrière moi un ridicule.... voilà les idées qui m'obsédaient quand vous vous êtes offert à ma rencontre sans m'apercevoir d'abord... vous aviez aussi l'esprit préoccupé.... quelque affaire administrative?...

FERMONT.

Point du tout... un de mes anciens amis, à son retour d'un long voyage, vient de m'informer d'une nouvelle fâcheuse, la disparition d'une personne de sa famille que j'ai connue autrefois... il me supplie de me livrer à des recherches... mais tout-à-l'heure, en arrivant ici, j'ai eu apercevoir de loin dans la parc une jeune personne dont la ressemblance...

DESILLES, l'interrompant.

Une jeune personne?... il n'y a ici que Louise, la nouvelle femme de chambre.

FERMONT.

Je me serai trompé.

DESILLES.

Que sait-on ? A votre place, je n'en resterais pas là ; j'ai pour système de tout approfondir.

FERMONT.

C'est ce que je ferai.

DESILLES.

Bravo ! j'aime les mystères, quand ils mènent à une découverte.

FERMONT.

Mais je ne sais si le domestique a bien fait ma commission. M<sup>me</sup> Valleray ne vient pas.

DESILLES.

Elle doit être auprès de son mari, comme tous les jours.

FERMONT.

C'est un ménage si uni !

DESILLES.

Obt parfaitement uni : ce qu'on dit à l'un, c'est comme si en le disait à l'autre.

FERMONT.

Ab ! le voici.

## SCENE II.

VALLERAY, M<sup>me</sup> VALLERAY, FERMONT, DESILLES.M<sup>me</sup> VALLERAY, à Fermont sans voir Desilles.  
Excusez-nous de vous avoir laissé seul.

FERMONT.

Seul ?... non pas, madame, j'étais en aimable compagnie.

M<sup>me</sup> VALLERAY, à part.

M. Desilles encore ici ! (Bas à son mari.) Quoi ! mon ami, tu ne l'as pas congédié !

VALLERAY, bas à sa femme.

Il partira bientôt.

M<sup>me</sup> VALLERAY, à Fermont.

Vous avez reçu mon message ?

FERMONT.

An moment où j'allais venir pour vous annoncer une excellente nouvelle : nous l'emportons, madame ; ce cher Valleray sera nommé, j'en suis certain, à une grande majorité.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Vraiment ! votre influence aurait décidé son élection ?

FERMONT.

Ab ! mais vous savez, madame, que ce résultat favorable est dû aux efforts d'un autre.

VALLERAY.

De M. Desilles ?

FERMONT.

Que de peines il a prises pour vous acquérir des suffrages, pour faire valoir tous vos titres ! Vous devrez votre élection à votre mérite d'abord, et ensuite à votre ami.

VALLERAY.

Je vous remercie, messieurs, de votre zèle, et

je regrette qu'il soit inutile, car je me désiste de mes prétentions.

FERMONT.

Qu'entends-je ? est-il bien possible ?

M<sup>me</sup> VALLERAY, prenant la main de son mari.

Mon ami !

FERMONT.

Mais enfin le motif de cette résolution ?...

VALLERAY.

Un dérangement d'affaires que je viens d'appréhender...

FERMONT.

Allons donc ! s'il ne s'agit que de cela, vous avez des amis... moi le premier... M. Desilles...

VALLERAY.

Merci mille fois, mon cher Fermont ; mais, de grâce, n'insistez pas.

## SCENE III.

Les Mêmes, PROSPER, au fond.

PROSPER.

Monsieur, la personne qui est déjà venue hier demande à vous parler.

VALLERAY.

M. Prével !

DESILLES.

Il vient chercher ton programme.

FERMONT, à Valleray.

Eh bien ! qu'allez-vous faire ?

VALLERAY.

Lui présenter mes excuses et me dépaniller d'avance d'un mandat que l'honneur me défend d'accepter.

FERMONT.

L'honneur ?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Il a raison.

DESILLES.

Prends-y garde, Valleray : tu vas perdre ton avenir.

VALLERAY, bas à Desilles.

Je ne vous devrai rien, monsieur, et dans un instant je viendrai recevoir vos adieux.

## SCENE IV.

DESILLES, M<sup>me</sup> VALLERAY, FERMONT.

FERMONT.

Quel brusque changement ! Est-ce ainsi qu'en traite une affaire grave ?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Ab ! ne l'accusez pas ! jamais il ne fut plus distingué d'estime.

FERMONT.

Je m'en rapporte à vous, ma belle voisine. Mais venons au sujet de votre lettre.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

C'est que je crains... ces détails pourraient fatiguer M. Desilles.

DESILLES.

Meil point du tout, je vous assure. Je n'ai plus qu'une heure à rester ici, ne me refusez pas la faveur de la passer auprès de vous.

M<sup>ME</sup> VALLERAT, avec une intention marquée.

Eh bien ! monsieur, puisque vous le désirez, vous aurez le plaisir d'apprendre mes projets pour le bonheur de mon mari et pour le mien, car c'est la même chose à mes yeux.

DESILLES.

Comme aux siens, je suppose.

M<sup>ME</sup> VALLERAT, de même.

Où, je suis fière de le dire et de le répéter, ce n'est pas le devoir seul qui m'encourage à lui, et, fussé-je libre de mon choix, je sens que je le préférerais encore à tous les autres hommes.

DESILLES, bas.

De mieux en mieux, madame.

Fauste sort.

M<sup>ME</sup> VALLERAT, de même.

Restez donc, monsieur... Oui, j'aime à étudier ses goûts, ses penchans, toutes ses pensées ; aussi me suis-je aperçue de l'extrême affection qu'il porte à notre jeune Amélie ; il la cherche souvent, il l'embrasse à la dérobée, et j'aurais presque le droit d'être jalouse, tant il s'est attaché à elle.

DESILLES, à part.

En si peu de temps ! c'est singulier.

M<sup>ME</sup> VALLERAT.

Assurer le sort de cette pauvre petite orpheline, ce serait le rendre bien heureux, et peut-être pourrions-nous au moyen d'une adoption... Que dites-vous de ce projet, monsieur Formont ? Y voyez-vous quelque difficulté ?

FORMONT.

J'en vois une très-grande. Pour première condition, la loi exige un certain âge auquel, Dieu merci ! vous êtes encore loin d'atteindre.

M<sup>ME</sup> VALLERAT.

Cependant on a vu de ces sortes d'obligations contractées par de jeunes époux : tant-à-l'heure encore Louise m'en citait plusieurs exemples.

DESILLES, à part.

Ab ! la femme de chambre se mêle aussi de cette affaire ?

FORMONT.

J'ai dû vous expliquer les rigueurs de la loi ; mais rien n'empêche, du reste, qu'on prenne un engagement d'honneur, comme ceux dont on vous a parlé. Si vous croyez que l'adhésion d'un fonctionnaire civil donne plus de valeur à une telle déclaration, dès demain je serai prêt à la recevoir. Quant à présent, veuillez m'excuser, des affaires urgentes me réclament.

DESILLES, vivement.

Entre autres, celle dont vous me parliez tout-à-l'heure... N'avez-vous pas même, à ce sujet, quelques questions à adresser à madame ?

FORMONT.

Ce n'est qu'une conjecture.

M<sup>ME</sup> VALLERAT.

N'importe, parlez toujours.

FORMONT.

Une jeune personne est depuis hier à votre service, et se fait appeler... ?

M<sup>ME</sup> VALLERAT.

Louise... Louise Durand.

FORMONT.

Ce n'est pas cela. Vous savez qui elle est, d'où elle vient... en vous l'a recommandée, sans doute ?

M<sup>ME</sup> VALLERAT.

Non ! j'ai été intéressée dès le premier abord par le charme de sa physionomie ; son langage m'a plu, je l'ai prise sans information, et, pour ainsi dire, à l'essai.

FORMONT.

Est-il possible ?

DESILLES, à Formont.

Vous connaissez quelqu'un de sa famille...

FORMONT.

Un digne homme, en marin qui, en partant pour un voyage de long cours, l'avait laissée chez lui ; quand il revint, elle avait disparu...

DESILLES.

Enlevée ?

FORMONT.

Nen. Sédnite par un jeune homme qu'en ne connaissait pas dans le pays, et qui l'abandonna bientôt ; la pauvre enfant, voulant cacher son désespoir et fuir le théâtre de son déshonneur, s'échappa secrètement pour aller vivre dans une retraite ignorée. Son frère l'a crue morte ; mais il parait qu'en l'arrestant dans ces environs. C'est du moins ce qu'il m'écrit.

M<sup>ME</sup> VALLERAT.

Et vous supposez que cette pauvre fille serait... ?

FORMONT.

Cette jeune Louise dont la ressemblance m'a frappé tout-à-l'heure.

M<sup>ME</sup> VALLERAT.

Attendez donc ! quelques détails de cette histoire semblent se rapporter au récit qu'elle m'a fait... cependant... vous sauriez la reconnaître, dites-vous ?

FORMONT.

Sans doute, je l'ai vue autrefois chez son frère.

DESILLES.

Où donc ?

FORMONT.

À Lambzac.

DESILLES.

À Lambzac ! Se peut-il ?

M<sup>ME</sup> VALLERAT.

Qu'avez-vous donc ?

DESILLES.

Rien, madame... un souvenir... j'ai entendu parler d'une aventure de ce genre... (A part.) À Lambzac ! c'est bien de là qu'il m'a écrit...

M<sup>ME</sup> VALLERAT, à Formont.

Je vais la faire paraître... en plutôt, non... je change d'idée. Elle serait trop à rengir devant vous ; je veux la ménager, je l'interrogerai seule... veuillez vous retirer dans la pièce voi-

sine; j'irai bientôt vous rendre compte de ce que j'aurai obtenu.

FERMONT.

Toujours homme et obligeant!... Que je suis reconnaissant des peines que vous prenez!

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

N'ai-je pas à m'acquitter envers vous?

Fermont entre dans la chambre à gauche.

### SCENE V.

M<sup>ME</sup> VALLERAY, DESILLES.

Desilles s'est dirigé vers la porte du fond, mais quand Fermont est sorti, il revient sur ses pas.

M<sup>ME</sup> VALLERAY, avec étonnement.

Monsieur...

DESILLES.

Avant de m'éloigner, madame, il est nécessaire que je vous parle.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Je n'ai rien à entendre de vous.

DESILLES.

Moins de rigueur, je vous en supplie que men repentir m'obtienne grâce. Permettez-moi de reparaitre ici dans quelques jours.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Quel vous êtes encore!...

DESILLES.

Où, j'espère vous féliciter. Ne me repoussez pas, au nom du ciel!

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Monsieur...

DESILLES.

Que je revienne seulement. Votre mari me recevra, je sais les moyens de le décider.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Laissez-moi, monsieur.

DESILLES.

Prenez garde, vous ignorez...

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Laissez-moi, vous dis-je.

DESILLES.

Ne m'accablez pas par trop d'humiliations. Qui sait si vous n'auriez pas à vous en repentir?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Quel des menaces?...

DESILLES.

Eh bien! non, non... la plus humble des prières. Amélie, que je vous revienne une fois encore!

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Jamais.

DESILLES.

Pour moi et pour vous-même, je vous en supplie à genoux.

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Sortez, monsieur, sortez à l'instant, ou j'appelle.

Elle agite la sonnette.

DESILLES, se relevant.

Il suffit, madame: vous le voulez, soyez satisfaite: je n'implore et je n'attends plus rien, je m'éloigne. Adieu.

Il sort.

### SCENE VI.

M<sup>ME</sup> VALLERAY, seule.

Quelle audace! le ton de cet homme m'a effrayée. D'où vient qu'il ose me menacer, comme s'il était maître de mon sort! Moi, me repentir de l'avoir repoussé! qu'ai-je à craindre ici, chez moi, sous la protection de mon mari! Qui vient là!...

### SCENE VII.

M<sup>ME</sup> VALLERAY, LOUISE.

LOUISE.

Madame a sonné?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

En effet, je me rappelle, tout-à-l'heure... oui, venez, c'est à vous que je venais parler.

LOUISE.

Vous paraissiez bien émue?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Ce ne sera rien: me voilà remise, et je reprendrai assez de calme pour l'entretien que nous allons avoir ensemble.

LOUISE.

Un entretien, madame! que s'est-il donc passé?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Je vais vous l'apprendre. Hier, quand vous vous êtes présentée chez moi, je vous ai accueilli avec bonté: vous n'aviez pas d'amis, pas de protecteurs; et, sans autres recherches, je m'en suis rapportée à vous seule. Une confiance si complète méritait d'être mieux reconnue, car vous m'avez trompée.

LOUISE, à part.

Grand Dieu! serait-elle instruite?

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Et d'abord, vous vous êtes annoncée ici sous un nom qui n'est pas le vôtre: vous en portiez un autre à Lambrec.

LOUISE, à part.

Elle sait tout!

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Vous le voyez, on est informé ici de ce qui vous concerne, et vous devez par un aveu sincère de vos torts...

LOUISE.

Des torts! je n'en ai pas, madame...

M<sup>ME</sup> VALLERAY.

Comment!...

LOUISE.

Je n'en ai pas, vous dis-je; et si j'ai osé venir dans cette maison, c'est que j'y étais possédée par une sorte de fatalité, par la Providence, peut-être, qui en me montrant un devoir à remplir, préparait en effet le châtiement du vrai coupable.

M<sup>ME</sup> VALLERAY, à part.

Que dit-elle! quelle exaltation dans son langage? (Haut.) Remettez-vous.

LOUISE, avec entraînement.

Ah ! je ne voudrais pas aggraver à vos yeux les torts de celui qui m'a perdue ; mais sans cela, pourtant, comment me justifier ? il faut bien que je vous le dise, madame : j'étais toute jeune encore, il y a trois ans ; j'étais seule, sans protections, sans expérience, quand il vint à moi, tendre, aimable, empressé, armé de toutes les ressources de la séduction, et qu'il m'offrit son cœur et sa main. Oui, madame, il se disait le fils d'un négociant ; il jurait de m'aimer toujours et de m'aimer que moi seule. Pouvais-je résister, moi, pauvre fille, à qui ce langage était inconnu ? Je me suis fiée à lui, je le croyais sincère, je le croyais libre ! hélas ! j'ignorais, madame, car j'en aurais eu horreur, j'ignorais qu'il fût marié.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Marié, dites-vous ? Il était marié ? De quel homme parlez-vous ?

LOUISE.

Quoi ! vous ne le savez pas ?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Comment le saurais-je ?

LOUISE.

Je ne l'ai donc pas nommé ?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Non ; mais à vos paroles, à ce trouble, il semblerait... que je le connais... et que...

LOUISE, à part.

Imprudente ! ( Haut. ) Ah ! madame ; ne supposez pas... je me serai mal exprimée... le désordre de mes idées... l'égarement... j'ai tant souffert !... ( A part. ) O Dieu !

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Achevez ! il y a trois ans, dites-vous ?...

LOUISE.

Ai-je dit trois ans ?... plus, je crois, oui, beaucoup plus.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Ce n'est donc pas lui ?

LOUISE.

Qui donc, madame ?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Ah ! je suis folle ! jamais il n'a été dans ce pays... quel soupçon ridicule ! j'en ai honte à présent. Remettons-nous. ( A Louise. ) Il y a ici quelqu'un...

## SCENE VIII.

LES MÊMES, PROSPER, avec lettre à la main.

PROSPER.

Madame...

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Que me veut-on ?

PROSPER.

C'est une lettre que m'a remise M. Desilles.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Qu'en la lui rendel

PROSPER.

La lettre n'est pas de lui, madame ; c'est un papier de l'écriture de monsieur.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Donnez alors.

PROSPER, lui donnant la lettre.

M. Desilles assure qu'il faut la lire tout de suite.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

C'est bien.

Prosper sort.

## SCENE IX.

M<sup>me</sup> VALLERAY, LOUISE.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Il y a ici, mon enfant, un ami de votre frère, M. Fermont ; c'est lui qui vous a reconnu. Je vous ai affligée en vous parlant d'abord un peu sévèrement ; mais il fallait savoir la vérité, et j'ai mieux aimé me charger de ce soin que de le laisser à un autre. M. Fermont va écrire à Lambzac pour donner de vos nouvelles. Vous êtes libre d'attendre dans cette maison une réponse qui, je l'espère, sera favorable... Allez, vous pouvez vous retirer maintenant.

LOUISE.

Ah ! madame, que de bontés !... ( A part. ) Dieu soit loué ! elle n'a plus de soupçons.

Elle sort.

## SCENE X.

M<sup>me</sup> VALLERAY, seule.

Pauvre fille !... quel est donc ce papier ? ( Elle lit l'adresse. ) « A monsieur Desilles. » C'est en effet une lettre de mon mari... déjà ancienne... je ne comprends pas... voyons. ( Lisant. ) « Mon ami, tu me demandes quelle affaire particulière m'a conduit et me retient à Lambzac. » Ah ! ( Relisant. ) « Quelle affaire particulière m'a conduit et me retient à Lambzac. » A Lambzac !... il y a été !... en récit !... c'était... ah ! je vois tout !... trompée, trahie par lui, par lui !... Monsieur ! monsieur ! Où est-il ? quelqu'un !... cette fille !... son nom ?... Louise ! Louise !

## SCENE XI.

FERMONT, entrant à gauche, M<sup>me</sup> VALLERAY, LOUISE, sortant de la chambre à droite ; puis VALLERAY.

FERMONT.

Qu'y a-t-il donc ?

M<sup>me</sup> VALLERAY, prenant Louise par le bras et l'amenant devant Fermont.

Venez, malheureuse, venez. ( A Fermont. ) Monsieur, reconnaissez-vous cette femme ?

FERMONT.

Pauline!

VALLERAY, *entre par le fond.*

Qu'entends-je?

M<sup>me</sup> VALLERAY, à son mari.

Et vous, monsieur, la reconnaissez-vous?

VALLERAY.

Ciel!

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Mais admirez-la donc! et voyez si elle ringira  
celle qui sans pudeur a suivi son amant jusqu'ici!  
C'était trop peu du scandale au dehors, il fallait  
l'installer chez moi...

LOUISE.

Madame!

FERMONT.

Que dites-vous? à ciel, prenez garde!

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Laissez-le donc, monsieur, laissez-le parler lui;  
il est là qui m'entend; voyons s'il osera prendre  
la défense de cette femme.

LOUISE.

Madame!

M<sup>me</sup> VALLERAY, à Louise.

Vous ma parler, je crois? sortez de chez moi,  
sortez! je vous chasse comme servante: je vous  
chasse aussi comme infâme, et, si cet homme vous  
regrette, qu'il vous suive!

VALLERAY.

Amélie, c'est trop...

LOUISE.

Vous oubliez que ce n'est pas à vous à me jus-  
tifier. Je sors, madame, mais non pas en servante,  
car ce n'est pas pour vous servir que je suis en-  
trée ici. Je sors, mais non pas en infâme, car ce  
n'est pas pour la voir, lui, que je suis venue; ce  
n'est pas lui qui me suivra, c'est un autre, car il  
est ici un être bien cher, que je suis venue voir,  
aimer et servir, et que j'emmène avec moi, c'est  
ma fille!

Elle sort précipitamment à droite.

## SCENE XII.

FERMONT, M<sup>me</sup> VALLERAY.

FERMONT.

Sa fille!

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Ah! je me meurs!

Personne s'approche d'elle et la fléchit dans ses bras.

VALLERAY, à FERMONT.

Emmenez-la et veillez sur elle. Amélie, Amé-  
lie!...Fermont fait entrer M<sup>me</sup> Valleray dans la chambre, à  
gauche.

VALLERAY.

Qui donc a parlé ici?

## SCENE XIII.

VALLERAY, DESILLES, *se présentant à la porte*  
*du fond.*

DESILLES.

Moi.

VALLERAY.

Ah! enfin! Vos armes?

DESILLES.

Les vôtres?

VALLERAY.

L'épée. Dans le pare; sans témoins.

DESILLES.

Ce soir.

VALLERAY.

Je serai vengé.

DESILLES.

Je le suis.

## ACTE CINQUIÈME.

## SCENE PREMIERE.

VALLERAY, PROSPER.

VALLERAY.

Je meurs d'impatience! Est-ce que madame est  
toujours opérée?

PROSPER.

Oui, monsieur; elle a même déclaré qu'elle  
ne quitterait sa chambre qu'au moment de son dé-  
part.

VALLERAY.

Eh! quel, va-t-elle déjà partir?

PROSPER.

J'ai reçu l'ordre de tout préparer, il y a une  
heure.

VALLERAY.

Mais depuis une heure M. Fermont est re-  
tourné chez elle, il doit y être encore. Dès qu'il  
sortira, dites-lui que je l'attends ici.

PROSPER.

Il sortit, monsieur.



## SCÈNE II.

VALLERAY, *seul*.

Je n'ai plus d'espoir qu'en lui. Obtiendra-t-il l'entrevue que j'implore ? Oh ! que je puisse la revoir un instant et lui apprendre tout ce qu'il y a de repentir et d'amour pour elle ! Dieu seul connaît la fin de cette journée. Si je succombe dans ce combat, ne laisserai-je qu'un souvenir flétri et qu'un nom détesté à celle qui fut sur cette terre ma compagne bien aimée ? Le désespoir, le doute et le sang ! voilà donc les suites d'une joute ! d'une seule ! Incessamment nous sommes, nous riens de l'adultère, et nous croyons que la volonté humaine peut à son gré mesurer le parjure et retenuir le châtimeur ! Époux criminel, lâche séducteur et père déshonoré, trois êtres à la fois me demanderont compte de leur malheur. Tu surtout, Amélie, puis-je me plaindre de ta colère ? une femme moins vertueuse eût été moins sensible à ma trahison, elle se serait ménagée le droit de me trahir à son tour : c'était là l'espoir de cet infâme Desilles ; mais comme tu es une ébante épouse, et que ton cœur est un sanctuaire de pureté, tu te venges en me repoussant avec mépris ! Être méprisé par elle ! Oh ! non, non, plutôt mourir.

## SCÈNE III.

VALLERAY, FERMONY.

VALLERAY.

Fermony, eh bien ?

FERMONY.

Eh bien ! mon ami, je m'y attendais. Malgré mes efforts, je n'ai rien obtenu d'elle.

VALLERAY.

Elle refuse de m'entendre ?

FERMONY.

Prête à partir, elle redoute des adieux qui amoindrieraient aucun changement dans sa résolution, car je l'ai trouvée fermement décidée.

VALLERAY.

A une séparation ?

FERMONY.

Oui.

VALLERAY.

Fort bien.

FERMONY.

Elle me abandonne cette habitation que vous aimez. Vous disposerez de la moitié de sa fortune. C'est auprès d'une ancienne amie qu'elle veut se retirer. Un voyage, entrepris pour sa santé, servira d'abord d'excuse à son absence ; plus tard, d'autres prétextes... Mais alors j'espère vous réconcilier : qu'ot à présent, toutesmes instances seraient inutiles. Elle vous supplie de ne pas la troubler dans sa retraite. Cependant elle désire être in-

formée de votre sort, et elle m'a chargé de correspondre avec elle : par ce moyen, vous pourrez en savoir de ses nouvelles. Comptez sur moi. Donnez-moi votre mais. Voulez-vous que je vous emmène à la ville ?

VALLERAY.

Non, j'ai quelques dispositions à prendre ; je vous remercie. Adieu.

FERMONY.

Adieu.

Il s'éloigne.

VALLERAY.

Ah ! ce sera un duel à mort !

FERMONY, *revenant*.

Pleit-il ? quo dites-vous ?

VALLERAY.

Rico. Mon cher monsieur Fermony, vous fîtes l'ami de mon enfance ; vous me connaissiez ; je n'ai pas un cœur mauvais ni corrompu ; quand vous penserez à moi, que ce soit, je vous en prie, avec plus de compassion que de colère.

FERMONY.

Je serai toujours votre ami. Du courage, en jour votre malheur recevra quelque adoucissement, je l'espère.

VALLERAY.

Je l'espère aussi.

Fermony sort.

## SCÈNE IV.

VALLERAY, *seul*.

Elle me fuit pour toujours ! elle s'en va si je peux vivre sans elle ! Mourir de la moitié d'un autre ou de la moitié, qu'importe ? Mes armes sont dans le pavillon... partons. Ah ! l'oublierais, enos témoins... *(Il va à la table et écrit.)* « Quo l'on n'acuse personne des suites d'un combat loyal. » Prosper ? Il faut prévenir toute surveillance.

## SCÈNE V.

VALLERAY, PROSPER.

VALLERAY.

Si madame par hasard s'informait de moi, vous lui diriez que je suis à la ville. Obéissez à tous ses ordres et ne la quittez pas.

## SCÈNE VI.

PROSPER, *seul*.

Quels événements, bon Dieu ! Qui aurait jamais pensé cela ? un si bon ménage ! Ce que c'est que de nous, et comme il faut prendre garde à soi ! Je ne veux plus me marier.

## SCENE VII.

M<sup>me</sup> VALLERAY, PROSPER.M<sup>me</sup> VALLERAY.

Il a quitté ce salon, il a traversé le parc, et je l'ai vu pour la dernière fois. Allons, conservons toute ma fermeté. Avez-vous fait les préparatifs de mon départ?

PROSPER.

Oni, madama: j'ai retenu une berline de voyage et des chevaux de poste.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Vous me préviendrez dès qu'ils arriveront. Prosper?

PROSPER.

Madame?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Vous resterez avec monsieur. Servez-le toujours avec zèle, et je vous en serai reconnaissante, mon ami.

PROSPER.

Je vous le promets, madame.

Il sort.

## SCENE VIII.

M<sup>me</sup> VALLERAY, seule.

La vie est un mensonge! Si j'étais morte hier, je me serais endormie la plus heureuse des femmes! et aujourd'hui... Je crois que je lui aurais pardonné l'inconstance... mais la fausseté!... Ah! qu'il est cruel de se voir arracher une illusion de sept années, et de rejeter de son cœur celui qu'on y avait placé si haut! Partons; mieux vaut encore ne plus la voir que de le voir coupable et avili! partons! Demeure jadis sainte et maintenant profanée, tu seras le tombeau de mes joies, de mes espérances, de mes souvenirs. Ici encore, où tout me rappelle un bonheur qui s'est plus, il y a des larmes dans mes yeux et de la faiblesse dans mon cœur; mais une fois hors de cette maison, mes yeux redeviendront secs, et mon cœur sera de marbre. Allons.

Elle va pour sortir.

## SCENE IX.

M<sup>me</sup> VALLERAY, PROSPER, LOUISE au fond.

Il veut l'empêcher d'entrer.

LOUISE.

Laissez-moi lui parler.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Qu'entends-je? vous ici?

LOUISE, au fond.

A genoux, oui, c'est à genoux, madame, que je vous prie de ne pas me chasser une seconde fois.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Ah! levez-vous.

LOUISE.

Cette attitude est la seule qui me convienne en présence de celle que j'ai tant offensée.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Vous vous le rappelez bien tard.

Sur un nouveau signe de M<sup>me</sup> Valleray, elle se retire.

LOUISE.

Oni, j'aurais dû dévorer mon humiliation, j'aurais dû dépouiller toute fierté, toute passion amère, devant vous, madame, qui êtes si digne de respect, devant vous, la bienfaitrice de mon enfant.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Pourquoi chercher à me retenir? Que me voulez-vous? Le lien qui nous a rapprochées est un crime; j'ai hâte de le briser: je ne vous connais plus. N'est-ce pas là ce qui nous convient le mieux à l'une et à l'autre?

LOUISE.

Je serais, en effet, bien méprisable si je voulais vous intéresser à moi, madame. Ce n'est pas pour moi que j'implore la faveur d'être entendue, c'est pour vous-même, pour lui.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Pour lui!

LOUISE.

J'ai un devoir à remplir, un devoir de conscience, qui me presse comme si je touchais à ma dernière heure. C'est ce qui m'a donné la force de braver ce pénible entretien. Celui que j'ai accusé par ma présence, c'est à ma bouche de le justifier. Dieu sait ce qu'il m'en coûte! Vous le croyez coupable de perfidie, et cependant, s'il a trompé une femme, ce n'est pas vous, madame, car il vous aime et n'a jamais aimé que vous.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Ah! cessez de la défendre et de vouloir m'abuser! Comment pourrai-je ajouter foi à ses paroles?

LOUISE.

Vous devez me croire, madame, moi plus que personne. S'il m'aimait, je ne serais pas femme à vous faire un pareil sacrifice. Si seulement il m'eût aimée un instant, j'espérerais encore réveiller une passion mal éteinte; et qui sait, folle que je suis, si j'aurais pensé à vos larmes et à votre désespoir? Ah! croyez-moi, si je vous dis de l'aimer encore, c'est qu'il ne m'aime pas, c'est qu'il ne m'a jamais aimée.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Vous!

LOUISE.

C'est la vérité, madame; et vous l'avez devinée, vous l'avez dite ce matin, lorsqu'en me chassant avec indignation, comme je le méritais, vous me maudissiez, moi seule, comme la seule coupable: oui, c'est moi qui l'ai aimé la première. Je me suis attachée à lui, comme ses mauvais anges, pour le perdre! Voilà des aveux bien humiliants; et pourtant ce n'est pas tout encore: je lisais sa pensée dans ses regards inquiets, je voyais qu'un autre amour l'occupait auprès de

moi, et une fois j'ai surpris sur ses lèvres un nom...

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Le mien ?

LOUISE.

Le vôtre. Le jour même où il allait fuir loin de moi, pressé sans doute du désir de vous revoir, ce jour-là son front était radieux.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Ah !

LOUISE.

Fus un regret pour celle qu'il abandonnait...

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Il serait vrai !... Mais quo dis-je ? lui qui, en vous revoyant...

LOUISE.

Il a eu peur pour vous. Je ne lui ai apparu, moi, que comme un fléau, comme un remords vivant... je l'ai observé avec mon amour et ma jalousie... L'enfant n'a pas obtenu grâce pour la mère... S'il vous a pressée de l'adopter, c'était pour me chasser plus vite !... Oni, madame... ah ! ne me cachez pas votre émotion... point de pitié pour une rivale. Moi aussi, je vous ai détestée quand j'ai appris que vous étiez sa femme, j'ai formé mille projets de vengeance !... devenue mère, je n'en ai eu qu'un seul, j'ai voulu vous forcer à protéger mon enfant.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Moi !

LOUISE.

Vous ne savez pas comme une mère aime sa fille ! et moi, je vous donnais la mienne ! Et maintenant encore, si je prends pour moi la bonte et le mépris, si je suis à vos genoux, si je pleure et supplie, vous voyez bien, madame, qu'il faut me tuer pour m'empêcher de prononcer le seul nom qui soit dans mon cœur et sur mes lèvres !...

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Assez !... Espérez-vous m'attendrir ?

La nuit vient graduellement jusqu'à la fin.

LOUISE.

Ah ! vous pleurez, madame ! Je vous ai appris qu'il y avait une douleur plus grande que la vôtre, des larmes plus amères que vos larmes. Vous m'écoutez, et vous oubliez tout : un instant d'égarement, mon amour insensé et coupable, ma présence ici, pour ne vous souvenir que de cette enfant que vous aimiez sans la connaître, et de lui qui me méprise, qui vous aime toujours et qui mourrait si vous le repoussiez...

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Je ne dois plus le revoir ; tout est fini entre nous... il a quitté cette maison... il a fui loin de moi,

LOUISE.

Le voici !...

Valleray est entré pendant les derniers mots et s'appuie contre la table.

## SCENE X.

LES MÊMES, VALLERAY.

VALLERAY.

Amélie !

M<sup>me</sup> VALLERAY, à Louise.

Ah ! vous l'avez revu !

LOUISE.

Non, madame !

M<sup>me</sup> VALLERAY, à Valleray.

Que venez-vous chercher ici ?

VALLERAY.

Amélie, ton pardon !...

M<sup>me</sup> VALLERAY.

L'espérez-vous ?

VALLERAY.

Ton pardon pour un mourant.

LOUISE.

Ciel !

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Un mourant !... Que dit-il ?

LOUISE.

Il est pâle ! il chancelle !... ah !

Valleray tombe dans un fauteuil.

M<sup>me</sup> VALLERAY, se précipitant vers lui.

Blessé ! Adrien ! Adrien ! reviens à toi... Ah ! quelles paroles pourraient le rappeler à la vie !... Adrien ! je t'aime toujours... je te pardonne... Ob ! du secours !... appelez donc du secours !...

LOUISE, on fond.

Quelqu'un !... le médecin de la ville...

VALLERAY, se relevant avec peine.

Trop tard... trop tard... tes paroles sont le seul baume que tu puisses verser sur ma blessure... Tu as dit que tu pardonnais...

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Oui... oui... On ne vient pas !

VALLERAY.

C'est inutile... Amélie, je ne pouvais pas endurer ton mépris, alors... je t'ai provoqué... Desilles... le fer a pénétré là... Je me suis traîné jusqu'ici pour implorer mon pardon... pour te revoir, Amélie ! toi que j'aime et que j'ai toujours aimée !...

LOUISE, à part.

Et moi !...

Elle se retire au fond du théâtre et s'agenouille.

VALLERAY.

Une dernière pensée m'opprime... Amélie ! la devines-tu ?

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Oui, ton enfant !... rassure-toi... je te le jure...

VALLERAY.

Partage avec elle le dernier baiser de son père...  
Ah ! ma faute est expiée.

Il retombe sur le frontail.

M<sup>me</sup> VALLERAY.

Adrien !... immobile !... mort !

Elle se jette en pleurant sur lui.

LOUISE.

Mort !... Ah ! ma fille !... je vivrai pour la revoir !...

La toile tombe.

78102

FBI

31132

